



JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

DE QUELQUES USAGES SINGULIERS

DU MOYEN AGE.

Deuxième article.

Chevaux, chiens et oiseaux de chasse, cerfs et chevreuils, lièvres, poules, coqs, poissons, rien n'était exempt des droits de prestations féodales. Les poules étaient la redevance la plus ordinaire. On les désigne diversement : poules de corps, poules de cou, poules du foyer, de la fumée; poules du carnaval, de la Pentecôte, de la Saint-Martin, etc. Il est souvent exigé expressément que le mouton doit être cornu, lainu et dentu. Le coq devait être grand et rouge; de là l'expression : *rouge comme un coq de redevance*. Il y avait des villages où l'on ne pouvait acquitter la rente qu'en poules blanches. M. Michelet, dans le livre *des Origines du droit français*, a réuni et exposé avec le charme et la science qui lui sont particuliers les preuves nombreuses des pratiques singulières de la féodalité. Le savant historien dit n'avoir pas trouvé de redevances de chiens et de faucons ou d'oiseaux de proie. Il y en avait cependant.

Les seigneurs de Bruniquel devaient chaque année à l'évêque de Cahors l'hommage d'un épervier. Les sires de Tancarville avaient droit de recevoir un autour du vicomte de Rouen pour chaque vaisseau qui venait d'Irlande; on pourrait citer divers exemples analogues.

Souvent la prestation était acquittée avec une cérémonie particulière qui ajoutait à son importance. Les Phelippeaux de la Vrillière, à cause de leur seigneurie de Bapaume en Orléanais, devaient présenter chaque année au doyen du chapitre de Saint-Pierre-en-Pont d'Orléans un beau béliet, vêtu de sa laine, portant au haut de ses cornes dorées deux écussons aux armes de Saint-Pierre, et autour du col, dans une bourse richement brodée, cinq sous parisis. Cette offrande devait être faite en l'église, la veille de l'Ascension, pendant qu'on chantait le *Magnificat*.

Les vassaux du seigneur de Pons en Saintonge devaient des coqs auxquels il ne manquait aucune plume; mais ces coqs devaient être livrés et reçus dans une cérémonie assez singulière. Vers le midi, toute la justice de Pons, en robe et en bonnet carré, montait à cheval; chacun, sous peine d'amende, armé d'une gaule de houx et sans éperons, la queue des chevaux pendante à tous crins. La cavalcade, le prévôt en tête, parcourait la ville, interpellait trois

fois chaque vassal, et recevait de lui le coq de redevance. Toute cette volaille réunie, examinée et acceptée, la personne que le seigneur de Pons voulait honorer le plus jetait les animaux en l'air, et où qu'ils fussent, sur les toits, dans les jardins, dans les caves, au delà de la rivière, les sergents de la seigneurie, au milieu des cris, des ris, des huées de la multitude, devaient les suivre et les prendre. Dans les derniers temps on dispensa les sergents de passer l'eau; ils mettaient seulement les pieds sur le bord du courant, et jetaient trois fois de l'eau avec un poëlon sur le pont en criant : *de la part de monseigneur de Pons.*

En reconnaissance de la protection que nos rois accordaient à l'abbaye de Saint-Hubert, l'abbé était obligé d'envoyer au roi, tous les ans au mois de juillet, six chiens de chasse courants et six oiseaux de proie pour le vol. Ces chiens et ces oiseaux étaient conduits par deux chasseurs et présentés à sa majesté, dans ses appartements, par une personne de considération, qui remettait en même temps au prince une lettre de l'abbé. Cette personne, les deux chasseurs, les chiens et les oiseaux étaient amenés dans l'appartement royal par l'introducteur des ambassadeurs et par le grand maître des cérémonies; la personne chargée de conduire la députation faisait un compliment au roi pour annoncer la redevance; le prince recevait les chiens et les oiseaux, faisait donner une gratification aux chasseurs, et cent écus d'aumônes pour la chapelle de l'abbaye de Saint-Hubert.

Les productions de la terre, comme les animaux domestiques, étaient les redevances régulières et habituelles; blés, vins, foins et pailles arrivaient à l'automne de tous côtés dans les granges du seigneur; mais c'étaient là les prestations véritables, sérieuses, ou mieux, comme on les appelait, les *redevances utiles*. Nous ne signalons ici que celles dont l'originalité sortait de l'usage commun.

Les habitants du village de Nanterre près Paris devaient annuellement au grand maréchal de France un pain de la grandeur d'un pied de cheval, ni plus ni moins. Les paysans d'une seigneurie de Lorraine étaient tenus de conduire au château du seigneur un serin placé sur une voiture à quatre roues. Le prieur de Château-Ponsac, dans la Marche, était seigneur de la ville et de ses faubourgs. Les habitants ne lui payaient ni cens ni redevances : mais le premier jour de l'an, les jeunes gens allaient prendre à la course un roitelet. Celui qui l'avait pris était reconnu et proclamé roi de la fête, et il venait, accompagné de ses camarades, au bruit des tambours et des hautbois, présenter le jeune oiseau au prieur, pendant la grand'messe. Les jeunes gens affirmaient avec serment qu'ils avaient pris l'oiseau loyalement à la course, sans l'avoir arquebuser, ni tiré à coups de flèche. Après la messe, on dressait procès-verbal de cette cérémonie.

Il y avait, dès les premiers temps, des redevances de sel. Philippe de Valois ayant établi un impôt sur cette denrée, fut appelé par dérision le *Roi de la loi salique*, surnom qui renfermait en même temps une allusion à la manière dont ce prince était parvenu à la couronne. On sait qu'à la mort de Charles le Bel, ses trois filles furent exclues de la couronne par une interprétation forcée de la loi salique qui décidait, prétendait-on, qu'un homme seul pouvait régner en France; et dès lors Philippe de Valois, cousin de Charles le Bel, avait été appelé au trône.

Le poivre était, avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, une des redevances utiles, et très-utiles, car il était fort recherché, et d'un prix si élevé, qu'on disait proverbialement *cher comme poivre*. Aussi était-ce un présent d'importance et l'un des tributs que les seigneurs ecclésiastiques ou séculiers exigeaient de leurs vasseaux ou de leurs serfs. Geoffroy, prieur de Vigeois, voulant exalter la ma-

gnificence d'un certain Guillaume, comte de Limoges, raconte qu'il en avait chez lui des *tas énormes, amoncelés, comme si c'eût été du gland pour les porcs*. L'échanson étant venu un jour en demander pour les sauces du comte, l'officier qui gardait ce magasin si précieux *prit une pelle*, dit l'historien, et *il en donna une pelletée entière*. Quand Clotaire III fonda le monastère de Corbie, parmi les différents revenus qu'il exigea de ses domaines envers les religieux, il y avait trente livres de poivre. Le vicomte Roger, ayant été assassiné en 1107, dans une sédition, par les bourgeois de Béziers, une des punitions que son fils imposa aux révoltés, lorsqu'il les eut soumis par les armes, fut un tribut de trois livres de poivre à prendre annuellement sur chaque famille.

De toutes les épiceries, le poivre est celle qui a toujours été le plus répandue dans le commerce. Il fut même un temps où toutes portèrent le nom commun de poivre, et où les épiciers n'étaient connus que sous celui de *poivriers*. On essaya dans le seizième siècle d'introduire en Provence la culture de cette plante; le poivre que produisit ce canton, appelé Beaujeu, ne le cédait guère pour sa qualité au poivre de l'Inde; mais il avait le défaut, car c'en est un, d'être plus doux et moins brûlant.

De tous temps il y a eu des gourmands qui, non contents de se connaître en ragouts, se piquaient encore d'en faire, et souvent en faisaient eux-mêmes à table pendant le repas. Au dix-septième siècle, il y avait de ces *docteurs en soupers*, selon l'expression de Regnard, qui poussaient le zèle de leur talent jusqu'à porter toujours sur eux les épices d'assaisonnement nécessaires. Dans sa comédie du *Joueur*, l'auteur nous peint un de ces nouveaux Apicius.

Ayant cuisine en poche et poivre concassé.

On trouve diverses mentions de presta-

tions non-seulement bizarres, mais impossibles : Quiconque osera contredire le roi, lit-on dans une ordonnance, sera tenu de fournir cent cygnes noirs et cent corbeaux blancs. Quelquefois aussi la redevance semble être une mystification pour celui qui la reçoit. Muratori cite le texte suivant : « A Bologne, certain fermier des moines Bénédictins de Saint-Procule payait, à titre de redevance, la fumée d'un chapon bouilli, c'est-à-dire que chaque année, à un jour déterminé, le fermier s'approchait de la table de l'abbé, apportait le chapon dans l'eau bouillante, entre deux plats, et le découvrait de manière que la fumée s'en échappât; cela fait, il emportait le plat, et il était quitte. »

Il y avait à Roubaix, près Lille, une seigneurie du prince de Soubise, où les vassaux étaient obligés de venir à certain jour de l'année faire la moue, le visage tourné vers les fenêtres du château, et de battre les fossés pour empêcher le bruit des grenouilles. Devant le château du seigneur de Laxou, près Nancy, se trouvait un marais que les pauvres gens devaient battre la première nuit des noces du seigneur, pour empêcher les grenouilles de coasser. On les dispensa de ce service au commencement du seizième siècle, lorsque le duc de Lorraine épousa Renée de Bourbon. Le même usage existait à Montureux-sur-Saône. Lorsque l'abbé de Luxeuil séjournait dans sa seigneurie, les paysans battaient l'étang en chantant :

Pà, pà, renatte, pà (paix, grenouille, paix.)
Veci M. l'abbé que Dieu gâ! (garde).

Cette redevance ne pesait pas beaucoup sur le débiteur. Il y en avait de moins pénibles encore. Les chanoines de la Sainte-Chapelle de Dijon devaient chaque année, l'un après l'autre, baiser la joue de la duchesse de Bourgogne.

Un feudataire, nommé Arnaud de Corbin, était tenu, quand le roi passait par Tuyasse, de l'accompagner jusqu'à un

arbre indiqué. Il devait avoir une charrette chargée de fagots, attelée de deux vaches sans queue, et quand cette voiture était parvenue à l'arbre, y mettre le feu et la laisser brûler jusqu'à ce que les vaches pussent s'échapper.

Les nouveaux mariés devaient payer une légère somme au seigneur; mais en plusieurs provinces, pour toute obligation, ils étaient tenus de planter de leur main, le jour de leur mariage, sur le bord du chemin traversant leur héritage, un arbre fruitier, des meilleurs de la contrée. Les fruits ne leur appartenaient pas; les oiseaux du ciel, les enfants et les jeunes mères avaient seuls le droit d'y toucher.

Ainsi, dit *Tristan* le voyageur, séduit par ces pratiques naïves et quelquefois touchantes de nos pères, ainsi il n'y avait point de cité, de bourg, de village, de chaumière où l'on ne trouvât au moyen âge quelque droit ou privilège plaisant, tendant soit à réjouir et récréer les bonnes gens, soit à les soulager dans les labeurs de ce monde; et tout ceci était en outre des grandes coutumes justicières et des chartes de protection, et de tant de sages ordonnances où les droits de tous et même des moindres étaient si bien stipulés, selon l'état et ordre de chacun, que c'était un vrai prodige. Ce à quoi il convient d'ajouter les pratiques et cérémonies chrétiennes; en telle sorte qu'il faudrait dire avec notre touriste du quatorzième siècle que cette législation était une belle suite d'institutions civiles, morales et religieuses, qui partaient du coin du feu et du pied de la table des plus pauvres ménages pour traverser ensuite toutes les conditions, et de là s'élever par le sommet de la vie sociale jusqu'aux patrons célestes et au trône de Dieu.

LOUIS DE MAS LATRIE.

Revue Littéraire.

Quinze jours au Sinaï, par MM. Alex. Dumas et Dauzats. 2 vol. in-8; chez Dumont, Palais-Royal, 88.

Après une heureuse traversée, c'est à Alexandrie que Dumas prit terre. Un incident burlesque vint le tirer de l'extase dans laquelle le plongeait l'aspect d'un pays dont aucun autre ne peut donner l'idée. Sur le port, les âniers attendent les arrivants et se les disputent avec une ténacité au moins égale à celle des cochers des anciens *coucous* (voitures à un maigre cheval, conduisant à Saint-Denis, à Sceaux ou à Pantin). « Avant que je n'eusse eu le temps de me reconnaître, dit M. Dumas, j'avais été pris, enlevé, mis à califourchon sur un âne, arraché de ma monture, transporté sur une autre, renversé de celle-ci sur le sable, et tout cela au milieu de cris et de coups échangés si rapidement que je n'avais pas eu le temps d'opposer la moindre résistance. Je profitai du répit que me donnait le combat qui se livrait sur mon corps pour m'échapper, et je m'élançai dans la première ruelle qui se présenta. »

Mais à peine a-t-on pénétré dans la ville, qu'on s'aperçoit combien il est imprudent de refuser une monture telle quelle; la chaleur est si forte qu'on est obligé d'arroser les rues cinq ou six fois le jour, et l'eau et le sable forment une espèce de mortier dont les ânes, les chevaux et les dromadaires peuvent seuls se tirer.

Cette mésaventure n'est que le prélude de celles qui mettent à l'épreuve le courage et la patience des étrangers; ils ne se tirent à grand-peine de rues sales et étroites que pour tomber au milieu de bazars, foyers d'infection, où la peste puise chaque année les miasmes qu'elle va répandre ensuite sur toute la ville, et ces lieux sont si encombrés de dromadaires, d'ânes, de mar-

chands et de marchandises, qu'on ne parviendrait pas à les traverser si de temps à autre le kadi n'y rétablissait la circulation en faisant distribuer avec une grande impartialité, par les gens de sa suite, bon nombre de coups de bâton, tant sur le dos des bêtes que sur la tête des gens. Ce moyen rigoureux fut efficace pour ouvrir la voie à M. Dumas, qui voulait aller visiter les restes de l'ancienne Alexandrie, de cette ville qui fut appelée *reine*, et dont maintenant il ne reste plus que des ruines sans nom, parmi lesquelles on reconnaît cependant celles des bains, de la bibliothèque et des théâtres. Il n'y a debout que la colonne de Pompée et une des aiguilles de Cléopâtre; l'autre aiguille est couchée et à moitié ensevelie sous le sable.

Les bains orientaux ont la réputation d'être le plus délicieux délassement qu'on puisse goûter. M. Dumas voulut en juger, et voici ce qu'il en raconte :

« Les bains sont après les mosquées les plus beaux monuments des villes orientales. On entre d'abord dans un grand vestibule; au fond et en face de l'entrée est une porte hermétiquement fermée; on la franchit et on se trouve dans une atmosphère plus chaude que l'air extérieur. Arrivé là il est encore temps de se retirer; mais dès qu'on a mis le pied dans un des cabinets qui sont contigus à cette chambre, on ne s'appartient plus. Deux domestiques s'emparent de vous et vous devenez la chose de l'établissement: c'est ce qui m'arriva. A peine entré, deux vigoureux garçons de bains me déshabillèrent en un instant, puis l'un d'eux me noua un châle autour de la ceinture, tandis que l'autre me bouclait aux pieds une paire de patins gigantesques qui me rendit toute fuite impossible. Nous passâmes dans une autre chambre; mais là, quelle que fût ma résignation, la chaleur était si grande, que je me sentis suffoqué. Je crus que mes guides s'étaient trompés et étaient entrés dans un four; je voulus me débattre, la chose n'é-

tait plus possible; au bout d'un instant je fus étonné de sentir ma respiration revenir; nous passâmes ainsi dans quatre ou cinq chambres dont la température suivait une marche progressive si rapide que je commençais à croire que depuis cinq mille ans l'homme s'était trompé d'élément, et que sa véritable vocation était d'être bouilli ou rôti. Enfin nous entrâmes dans l'étuve, et la chaleur y était si insupportable, que je me sentis défaillir. Cette fois encore, au bout de quelques instants, je m'habituai à cette température infernale. Je profitai du retour de mes facultés pour jeter les yeux autour de moi: mes deux bourreaux paraissaient m'avoir oublié; je les voyais occupés à l'autre bout de la chambre; je m'orientai donc petit à petit, et je finis par me rendre compte de ma situation. J'étais au centre d'un grand salon carré; des robinets ouverts versaient sur les dalles une eau fumante qui allait aux quatre coins de la salle se perdre dans des bassins pareils à des chaudières, à la surface desquels je voyais s'agiter des têtes qui exprimaient leur béatitude par des expressions de physionomie grotesques. J'étais si occupé de ce tableau, que je ne m'aperçus pas du retour de mes deux garçons de bains, qui revenaient à moi, l'un avec du savon qu'il avait fait dissoudre, l'autre avec un paquet de filasse. Tout à coup il me sembla que des milliers d'aiguilles m'entraient par les yeux, le nez et la bouche: c'était mon scélérat de baigneur qui venait de m'inonder le visage avec cette préparation et me frottait avec rage la figure, les cheveux et la poitrine, tandis que son camarade me maintenait. La douleur me rendit toute mon énergie; il me parut ridicule de me laisser ainsi torturer sans me défendre; j'écartai l'un d'un coup de pied, je culbutai l'autre d'un coup de poing, et ne voyant pas d'autre remède à mon mal qu'une immersion complète, je me dirigeai vers celui des quatre bassins qui me parut le mieux habité et je m'y élançai hardi-

ment... l'eau était bouillante! je jetai un cri de brûlé, et m'accrochant à mes voisins, qui ne comprenaient rien à mon agitation, je remontai sur le bord de la cuve; mais si courte qu'eût été l'ablution, elle avait produit son effet : j'avais le corps rouge comme un homard.

» Je restai stupéfait. J'avais devant les yeux des hommes qui cuisaient dans une espèce de court bouillon, et qui paraissaient prendre plaisir à ce supplice; cela bouleversait toutes mes idées de plaisir et de douleur; aussi pris-je la résolution de ne m'en plus rapporter à moi-même, et de me laisser tout bonnement faire. Mes bourreaux me trouvèrent donc résigné lorsqu'ils revinrent à moi. Je les suivis vers l'un des quatre bassins, dont l'eau pouvait avoir de 35 à 40 degrés. Cela me parut une chaleur tempérée. De ce bassin je passai en un autre, d'une température plus élevée; puis dans un troisième, qui pouvait avoir 10 ou 12 degrés de plus que le second. Enfin, de ce troisième mes hommes me conduisirent vers le quatrième, qui était celui où j'avais fait mon apprentissage de damné. Je m'en approchai avec répugnance; cependant je finis par me risquer, et je fus fort étonné de ne plus éprouver la même cuisson... C'est que cette fois j'étais arrivé par gradation. Au bout de quelques secondes je n'y pensais plus, et cependant je crois pouvoir affirmer que l'eau avait de 60 à 65 degrés de chaleur. »

A sa sortie de cette cuve, on place le patient dans un lit, où on le laisse reposer à peu près une demi-heure, puis alors commence pour lui une autre sorte de torture. Nous en laisserons encore faire le récit par M. Dumas.

« Un jeune Arabe, vigoureux et bien découpé, s'approcha de mon lit, non sans me causer un effroi bien naurel à un homme qui vient de passer par de pareilles épreuves. Il commença par me prendre la main gauche, dont il fit craquer toutes les articulations, puis il passa à la droite; vint

ensuite le tour des pieds et des genoux. Enfin, par un dernier effort habilement combiné, il me mit dans la position d'un pigeon à la crapaudine, et comme on donne le coup de grâce à un patient, il me fit craquer l'épine dorsale... je jetai un cri de terreur.... je croyais avoir la colonne vertébrale brisée. J'étais si faible, que voulant tirer un tapis pour me recouvrir, je n'en eus pas la force. Un domestique m'apporta du café, une chibouque et des cassolettes; il me jeta une couverture de laine sur le corps, et me laissa m'enivrer de parfums et de tabac. Je passai ainsi quelque temps, éprouvant un bien-être inconnu; puis je fus tiré de mon extase par l'arrivée du barbier, qui remplit son office, et enfin je fis signe que je voulais sortir. Le jeune Arabe m'apporta mes habits et m'aida à m'en revêtir; car j'étais si disloqué, qu'à peine si je pouvais me tenir debout. Je payai pour ce bain, qui avait duré trois heures, pour les domestiques, le barbier, le masseur, la pipe, le café, les parfums... une piastre et demie, c'est-à-dire onze sous de notre monnaie. »

Peu de jours après avoir fait l'épreuve de cette jouissance si renommée, qui avait été pour lui un véritable supplice, M. Dumas quitte Alexandrie pour s'acheminer au but de son voyage, auquel il ne parvient qu'après avoir éprouvé des fatigues et des privations inouïes, et couru des dangers dont il fait la narration de cette manière vive et originale qui est le caractère distinctif de son talent, puis à chaque pas il évoque des souvenirs bibliques ou historiques. C'est ainsi que Mansourah lui rappelle l'expédition de saint Louis, et que les Pyramides et le Kaire lui rappellent l'expédition de Bonaparte, dont le nom est encore tout-puissant parmi les Arabes. Nous ne pouvons mieux terminer cet article qu'en citant un fait qui en donnera la preuve.

La petite caravane dont faisait partie M. Alexandre Dumas venait de traverser

la mer Rouge ; elle avait déjà fait près d'une lieue dans le désert, et touchait presque aux sources de Moïse, quand elle aperçut deux religieux du Mont-Sinaï qui y mettaient pied à terre. Comment deux hommes seuls, sans escorte, sans armes, appartenant à un couvent riche, s'exposaient-ils ainsi à être tués ou volés par les premiers Arabes venus ? La chose était si extraordinaire, qu'on en demanda l'explication aux pieux cénobites ; alors le plus âgé des deux tira de dessous sa poitrine un sachet enrichi de broderies, qu'il portait suspendu comme un scapulaire, et présenta le papier qui y était renfermé... C'était un firman signé de Bonaparte. On s'enquit alors de savoir comment il se trouvait entre ses mains... Voici ce qu'on apprit :

« Le couvent du Sinaï, isolé entre les deux bras de la mer Rouge, distant de dix journées de Suez et de douze du Kaire, se trouvait par sa position dépendre de ces deux villes, dont les gouverneurs, professant une religion opposée à celle de ces cénobites, étaient peu disposés à leur prêter appui contre les déprédations des mamelucks des villes et la piraterie des Arabes du désert. Obligés de tirer leurs subsistances de l'Arabie, de la Grèce et de l'Égypte, il en résultait que depuis la révolte des beys et la domination des mamelucks, ceux-ci prélevaient un droit énorme sur les objets d'approvisionnement que les moines tiraient d'Alexandrie, de Djedda ou de Suez. Puis le droit acquitté, ce n'était pas tout encore, il fallait traiter avec les Arabes pour le transport, payer une escorte, ce qui n'empêchait pas que de temps en temps quelque tribu voisine n'arrêtât la caravane et que le couvent ne perdît ainsi, non-seulement ses approvisionnements, mais encore quelques-uns de ses religieux, qui une fois prisonniers n'étaient rendus que pour une rançon ruineuse. La misère des bons pères était donc à son comble, lorsqu'ils apprirent par les Arabes qu'un homme était arrivé d'occident avec la pa-

role d'un prophète et la puissance d'un Dieu. Ils eurent l'idée d'aller à cet homme et de lui demander sa protection. En conséquence, les moines se rassemblèrent, élurent deux députés, et firent prix avec un chef de tribu arabe pour les conduire jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré celui qu'ils cherchaient. Arrivés au Kaire, les députés demandèrent à parler au sultan. On leur montra la maison qu'il habitait ; ils s'y présentèrent. Un aide de camp les conduisit à la tente où Bonaparte se tenait habituellement : il était assis devant une table, la carte de l'Égypte déroulée sous ses yeux. Les députés lui adressèrent la parole en italien et lui exposèrent le but de leur voyage.

» Bonaparte sourit ; ils venaient de le flatter mieux que le plus habile courtisan ne l'aurait pu faire. Il ignorait la puissance de son nom... sa renommée était parvenue en Asie!... deux pauvres moines venaient de faire cent lieues dans le désert pour le lui apprendre. Il les fit asseoir, et tandis qu'on leur présentait le café, il avait dicté à l'interprète ce firman.

» Depuis ce temps les moines furent respectés. Un jour, le Nil et la Méditerranée remportant la flotte française comme ils l'avaient apportée, les Turcs recouvrèrent leur puissance, les mamelucks reprirent les villes, les Arabes gardèrent le désert, et ni les Turcs, ni les mamelucks, ni les Arabes, n'osèrent violer le firman donné par leur ennemi vaincu ; de sorte qu'aujourd'hui encore les moines du Sinaï, objet de la vénération des tribus qui les entourent, peuvent parcourir le désert seuls et sans escorte, sous la sauvegarde de cette signature de Bonaparte, à moitié effacée par les baisers religieux des descendants d'Ismaël, de ces mêmes hommes qui quelques jours avant le passage de M. Alexandre Dumas avaient pillé la grande caravane revenant de la Mecque. »

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

Littérature Etrangère.

LA RONDINELLA MESSAGIERA.

O rondinella! che libere l'ali
Speghi, or fuggendo, or tornando ver me;
Deh! se pur senti pietà de' miei mali,
Va, dove andare è negato al mio piè.

Dei trapassar dal Soratte al Cimino,
E dal Cimino all' Amiata volar (1);
Poi dell' Etruria nel dolce giardino,
Sui freschi margini d'Arno posar.

Là dove franta più mormora l'onda
Giunta di Flora il bel seno a lambir,
Mesto e romito vedrai sulla sponda
L'abbandonato mio tetto apparir.

Stanza di pace!... Oh se farvi il tuo nido
Tu pur volessi al ritorno d'April,
No, mai la sorte un asilo più fido
Darti potria, rondinella gentile!

Ma non ti arresti il soave desio...
Vola ancor, vola, discendi al Tirren!
Quello è il mio cielo, il mio suolo natio;
Là di mia madre ti posa sul sen.

Dille : « Di Roma son io messagiera;
Reco d'un figlio il saluto d'amor;
E a lui domani coll' alba primiera
Dirò che i gemiti udii del tuo cor! »

O rondinella! col primo barlume
Se ti vedrò dal Soratte venir,
Raccoglierò sulle molli tue piume
L'aure d'Etruria, e i materni sospir!

ENRICO MAYER.

(1) Uno di questi tre monti è sempre in vista tra Roma e Firenze.

L'HIRONDELLE MESSAGÈRE.

Hirondelle! toi qui déploies tes ailes en liberté, tantôt fuyant, tantôt revenant vers moi; hélas! si tu prends pitié de mes maux, va où je ne puis aller.

Dirige ton vol par-delà le Soracte au Cimino, et du Cimino à l'Amiata (1); puis repose-toi dans le doux jardin de l'Etrurie, sur les fraîches rives de l'Arno.

Là, sur ces bords où l'onde brisée murmure plus bas encore en caressant le sein des fleurs, tu verras apparaître, triste et solitaire, mon toit abandonné.

Séjour de paix!... Oh! si pourtant tu voulais y faire ton nid au retour du printemps, jamais le sort ne pourrait t'offrir un asile plus sûr, hirondelle gentille!

Mais non, réprime un tendre désir... vole encore, vole, descends à Tyrren! Ce ciel est le mien, ce sol est mon sol natal; là pose-toi sur le sein de ma mère.

Dis-lui : « Je suis une envoyée de Rome; j'apporte d'un fils le salut d'amour, et demain, dès la première aube, je lui dirai que j'ai entendu les gémissements de ton cœur! »

Hirondelle! si je te voyais venir du Soracte avec la première lueur du jour, je recueillerais sur tes ailes humides l'air d'Etrurie et les soupirs de ma mère!

M^{me} ELISA VAN TENAC.

(1) Trois montagnes d'Italie dont l'une est toujours en vue sur le chemin de Rome à Florence.

Éducation.

Bogoris

ou

LA CONVERSION DES BULGARES.

La Bulgarie, cette province de l'empire turc qui s'étend le long du Danube, entre la Servie et la mer Noire, était autrefois le centre d'un état puissant. Il avait été fondé par une de ces peuplades sauvages accourues des champs lointains du nord sur les pas d'Attila, et qui à cette époque inondèrent de leurs flots l'Europe dévastée. Descendus des bords du Volga, les Bulgares tenaient leur nom du fleuve même sur les rives duquel ils avaient pris naissance. Après la mort du roi des Huns, ils ne tardèrent pas à tomber sous le joug des Abares, qui établirent une grande monarchie, étendue de l'Autriche à la mer Noire; mais la servitude leur pesait, et ce vaste empire s'étant bientôt affaibli, ils s'affranchirent sous la conduite de Koubrat, chef qu'ils s'étaient donné. Koubrat avait cinq fils, qui se dispersèrent, emmenant chacun quelques hordes avec lui. Asparuch, l'un d'entre eux, passa le Danube, et ayant arraché l'ancienne Mœsie à l'empereur grec Constantin Pogonat, il y fonda un royaume qui prit dès lors le nom de Bulgarie que ce pays conserve. Cependant les Bulgares ne se contentèrent pas de vivre dans la patrie qu'ils avaient conquise. Constantinople, dans le voisinage de laquelle ils étaient placés, fut longtemps le but de leur ambition et de leurs entreprises, et plusieurs fois ils poussèrent leurs courses jusque sous ses murs. Vainqueur des deux empereurs Nicéphore et

Staurace, leur roi Krem mourut au moment même où il touchait peut-être à cette conquête si désirée; toutefois il avait beaucoup étendu sa domination du côté du nord, où il s'était emparé de l'ancienne Dacie, de la Moldavie et de la Valachie; puis il subjuga les Serviens et laissa son royaume puissant et redouté des empereurs grecs, avec lesquels il n'avait jamais cessé d'être en guerre. Les Bulgares avaient adopté, lors de leur établissement en Mœsie, la langue, les mœurs et la religion des Slaves: religion toute païenne, culte sanglant et barbare des dieux guerriers, où la valeur et la force étaient les seules vertus; grossière idolâtrie, règne brutal de la matière sur l'intelligence que la sublimité du christianisme devait renverser victorieusement.

Telle était la situation de ce royaume, quand, après la mort du successeur de Krem, Bogoris monta sur le trône, en 844. Né avec une âme forte et grande, un esprit droit, ce prince était capable de comprendre le bien et de l'accomplir: la lumière seule lui manquait. Cependant moins ambitieux que ses prédécesseurs, il chercha plutôt à affermir son royaume qu'à l'étendre, et crut qu'il valait mieux civiliser ses sujets que de les entraîner aux combats. L'expérience qu'il avait acquise des maux causés par la guerre contribuait peut-être à lui inspirer de tels sentiments; car si les Bulgares faisaient de fréquentes excursions sur les terres des Grecs, ceux-ci à leur tour les repoussant avec violence, avaient pénétré quelquefois jusqu'au sein de leurs villes et porté avec eux le ravage et la désolation. Bogoris avait vu périr sa femme dans une de ces journées désastreuses, et les ennemis lui avaient enlevé ses deux enfants au berceau. Le souvenir de cette perte cruelle était resté toujours présent à sa pensée, et, comme des fruits excellents produits par une graine amère, de sages réflexions étaient nées de cette douleur. Bogoris s'étant fait bâtir un palais dans

Péristlava sa capitale, voulut le décorer avec la magnificence digne d'un souverain. Comme il était alors en paix avec l'impératrice Théodora, régente de l'empire grec, il fit venir de Constantinople un moine nommé Méthodius, célèbre par son talent pour la peinture. Ce religieux, homme d'un âge déjà avancé, arriva accompagné d'une jeune fille et d'un jeune homme qui l'appelaient du nom de père, chose qui n'était point rare à cette époque, où plus d'un laïque quittait, pour entrer dans les saints ordres, la femme qu'il avait épousée. Hélène et Présiam, ainsi se nommaient les enfants de Méthodius, paraissaient être à peu près du même âge; ils s'aimaient tendrement et semblaient pleins de respect et d'amour pour l'homme vénérable qui leur avait donné la vie. L'arrivée de ces trois personnes fut un événement à la cour de Bogoris; la beauté remarquable d'Hélène y fit une vive impression, tandis que sa douceur et son esprit captivaient l'amitié du vieux roi; quant à Présiam, il ressemblait tellement à sa sœur, qu'on ne pouvait aimer l'une sans éprouver un tendre sentiment pour l'autre. Les jeunes Grecs répondaient gracieusement aux marques d'intérêt qui leur étaient données; mais les mœurs de cette cour idolâtre leur paraissaient bien étranges, car, élevés près de l'impératrice Théodora, tous deux étaient chrétiens, remplis d'une foi vive et d'une piété sincère.

« O mon père! dit un jour Hélène à Méthodius, pourquoi ne parlez-vous point au roi de la majesté du Seigneur? Bogoris est noble et bon, et son âme est digne de recevoir la lumière de l'Évangile. Ne pensez-vous pas que ce soit par un dessein spécial de la Providence que le roi vous ait fait venir dans ces lieux, et que votre devoir soit de l'instruire des grandes vérités du salut? »

Le prêtre sourit alors en regardant la jeune fille avec tendresse : « Ce ne sont point des leçons que Bogoris m'a demandées, lui répond-il, mais des peintures ;

priez Dieu, ma fille, de vouloir bien donner la vie à mes couleurs et la force à mes pinceaux. Si notre seigneur Jésus veut toucher de sa grâce le cœur de cet idolâtre, il en saura bien trouver le moyen. » Et l'artiste travaillait avec ardeur pour justifier, aux yeux de Bogoris, la haute réputation de son talent. Déjà plusieurs sujets admirablement exécutés lui avaient valu les éloges les plus flatteurs; mais au moment de peindre la grande salle du palais, il exigea du roi le serment de n'y point entrer qu'elle ne fût achevée, s'engageant à lui faire voir alors une merveille dont il ne pouvait avoir nulle idée.

Le roi promit de respecter le secret dont Méthodius voulait s'entourer, et personne, pas même Hélène, ne fut admis dans la confidence de cet ouvrage. Présiam seul aidait à son père et avait le droit d'entrer dans l'atelier mystérieux. Pendant tout le temps que le peintre et son fils passaient ainsi renfermés ensemble, Hélène faisait les délices de la cour de Bogoris. Trouvant mille charmes dans son entretien, le roi s'attachait de plus en plus à la jeune Grecque, et la traitait avec autant de considération et de bonté que si elle eût été sa propre fille, Méthodius, toujours enfermé dans le sanctuaire, travaillait assidûment; étant sur le point d'achever son œuvre, il ne sortait plus, passait une partie des nuits en prières avec le jeune Présiam, et ne voulait pas que nulle pensée étrangère vint le distraire de son labeur. Cependant Hélène dans ses entretiens avec le roi l'instruisait des grandes vérités de la religion, espérant que ses paroles porteraient leur fruit, et que la grâce du Seigneur descendrait à sa voix dans cette âme. En effet, Bogoris prenait un vif intérêt aux récits de la création et de la chute de l'homme, des merveilles de l'histoire sainte, et de la vie sublime de l'Homme-Dieu, quoique cependant il ne se fit pas une idée bien précise de la réalité de ces choses, et n'en comprit pas encore toute la magnifique beauté.

Méthodius ayant accompli la tâche qu'il s'était imposée, son premier soin fut de faire inviter le roi à venir juger son ouvrage. Bogoris se rendit aussitôt, accompagné de toute sa cour, dans la salle où le peintre l'attendait. Un spectacle nouveau pour lui vint frapper ses regards. L'artiste avait représenté la scène effrayante et terrible du jugement dernier. On voyait le sol bouleversé; les ténèbres de la destruction et de la mort s'étaient répandues sur la terre désolée; des spectres hideux, décharnés, se levaient du sépulcre, à la voix menaçante des archanges, et jetaient des regards épouvantés autour d'eux; puis le Dieu vivant apparaissait dans sa gloire au milieu de la splendeur des cieux, et de sa majesté suprême il remplissait l'immensité. Son regard dominait le monde; d'un geste de sa droite puissante il séparait les brebis de son troupeau, précipitait les réprouvés dans l'inférieur abîme et faisait monter les justes radieux dans le séjour des félicités éternelles. A l'aspect de ce tableau imposant, Bogoris fut saisi d'une admiration sans égale, et resta frappé tout à la fois de surprise, de terreur et de respect. Il ne pouvait détacher ses regards de cette muraille animée, où le génie du peintre, inspiré par cette foi divine qui a reçu le don des miracles, venait d'enfanter un chef-d'œuvre.

« Quel est donc, ô Méthodius ! demandait-il enfin, ce roi superbe et terrible dont tu as retracé l'image ? »

— C'est le créateur de l'univers, répondit le moine, le Dieu souverain de la terre et des cieux, devant qui toute grandeur n'est que poussière, et qui juge les rois du monde avec autant de sévérité que les simples mortels. Un jour viendra, jour de deuil immense et d'épouvante universelle, où le soleil cessera d'éclairer l'horizon; les étoiles détachées des cieux tomberont, les ténèbres et la désolation se répandront de toutes parts, et il ne restera pas un seul homme vivant sur la terre. Alors un grand

prodige doit s'opérer, toute chair sortira du tombeau, et le Tout-Puissant viendra lui-même distribuer à chacun la punition ou la récompense de ses œuvres. Les homicides, les impies, et ceux qui, refusant de le connaître, préféreront adorer des idoles, n'auront point de part à son royaume, et brûleront pendant l'éternité dans les flammes vengeresses de l'enfer, tandis que les justes qui auront embrassé son culte et suivi sa loi d'amour seront couronnés de gloire et rassasiés de délices pendant les siècles des siècles. Voilà, ô roi ! ce que le Seigneur m'ordonne de te révéler : ce sont les paroles de son Christ, qui a donné sa vie pour le salut des hommes. »

En disant ces mots, Méthodius lève au ciel un œil inspiré; son front chauve couronné de cheveux blancs, et sa longue barbe qui tombe sur sa poitrine, le font ressembler aux patriarches séculaires des anciens jours, et l'expression sublime de ses traits lui donne l'air majestueux d'un prophète. Il a cessé de parler, et Bogoris l'écoute encore, subjugué par une puissance inconnue. Un rayon de clarté divine perce pour la première fois les ténèbres de son esprit; il commence à sentir qu'il existe dans le monde quelque chose d'infiniment grand, qu'il ne soupçonnait pas naguère. Ce n'est point encore la foi, mais la volonté de l'acquiescer, et il prie le vieillard de l'entretenir de ce Dieu inconnu et terrible. Mais pour témoigner d'abord la satisfaction qu'il éprouve, il fait donner au peintre une grande somme d'argent destinée à payer généreusement son labeur.

« Accepte cette récompense, lui dit-il; je te l'offrirais plus magnifique s'il était en mon pouvoir; mais tu le sais, la dernière saison a détruit nos récoltes, une famine cruelle dévore mon peuple, j'épuise mes trésors pour le soulager, et mon cœur saigne de sa misère. »

En effet, une foule de malheureux tourmentés par la faim se pressait chaque jour

aux portes du palais et venait implorer sa subsistance de la pitié royale.

« Je te remercie, ô roi ! dit le vieillard. Suivant la parole du Seigneur, tu n'as pas remis au lendemain pour payer le salaire de celui qui travaille. Mais je possède des trésors meilleurs que les tiens, car la loi de mon Dieu est plus excellente que l'or pur et les pierres précieuses ; tes richesses me seraient inutiles et je les dédaignerais si elles ne m'offraient le moyen d'en acquérir d'autres dans le ciel, là où la rouille ne peut les atteindre et où les voleurs ne les dérobent point. »

Alors ayant fait assembler les pauvres dont la ville était remplie, il leur distribua le prix de son œuvre, au nom de Jésus tout-puissant. Mille voix s'élevèrent aussitôt pour le bénir ; il fut suivi par un concert de louanges, et Bogoris, étonné de plus en plus, admirant cette générosité sublime... son cœur s'émut.

« Oui, s'écria-t-il, ton Dieu est véritablement grand, ô Méthodius ! et je veux désormais abandonner tous nos dieux pour n'adorer que lui seul. » Les prières et la foi du religieux étaient récompensées, il venait de gagner une âme au Seigneur, et à sa voix l'Esprit Saint répandit des flots de lumière dans le cœur du roi idolâtre.

Hélène et Présiam étaient au comble de la joie ; le jeune homme, ému d'admiration et de respect, regardait son père comme un envoyé du Très-Haut. La jeune fille adressait au ciel de ferventes actions de grâces et le remerciait de cette faveur inespérée qui devait assurer à jamais le bonheur du roi.

Cependant le jour arrive où, après avoir fait renverser les autels des idoles, le roi des Bulgares, prosterné devant le ministre des cieux, reçoit le baptême de Jésus. Cette auguste cérémonie se fait en présence de tout le peuple et avec la solennité la plus grande. Ensuite le prêtre offre le divin sacrifice, aidé par le jeune Présiam, qui, le front radieux, semblait pur et beau comme

un ange. Puis le roi déclare à ses sujets que sa volonté est de les voir suivre son exemple, et qu'il abolit pour jamais le culte des faux dieux.

Un banquet somptueux était préparé ; la joie des festins devait couronner ce beau jour. Bogoris fait asseoir le religieux à sa droite, il place Hélène à sa gauche, Présiam est en face ; c'est l'instant que le roi a choisi pour demander au prêtre de lui laisser ses enfants, dont il sent qu'il ne pourrait plus se séparer ; le prêtre les regardait avec une indéfinissable expression d'amour et d'orgueil. Recueillant sa pensée, il semblait préparer un discours ; mais Bogoris le prévient, et, prenant la parole, lui dit la tendresse qu'il éprouve pour Présiam et Hélène, et le presse de consentir à ce qu'ils restent auprès de lui... Le front du moine se couvre d'une joie soudaine.

« L'union que tu me proposes peut se faire, dit-il enfin à Bogoris ; écoute un secret que j'ai peut-être tardé trop longtemps à t'apprendre :

» Te souvient-il, ô roi ! de ces jours de deuil où les Grecs victorieux, pénétrant jusque dans ces murs, semèrent partout la terreur, la désolation et la mort ?

— Ah ! quel souvenir cruel tu viens d'éveiller en mon sein ! s'écrie Bogoris ; n'est-ce pas dans un de ces jours funestes qu'en revenant des combats je ne trouvais plus dans mon palais dévasté que le corps sanglant de ma femme et le berceau vide de mes enfants ? Hélas ! leurs cadavres même avaient disparu ; ils étaient devenus la proie des ennemis, et je n'ai pu leur donner la sépulture !

— La main de Dieu les avait sauvés, dit le prêtre ; ils ont grandi sous son aile pour t'être rendus un jour. »

Alors prenant un paquet soigneusement enveloppé, qu'il avait apporté avec lui, il le défait devant tous.

« Reconnais-tu ces objets ? dit-il à Bogoris.

— Oui, ce sont les vêtements que mes

enfants portaient alors, et dont leur mère prenait plaisir à les parer, répond le roi, dont les yeux se remplissent de larmes. O mes enfants bien-aimés ! se pourrait-il qu'ils fussent vivants et que j'aie la joie de les revoir, de les presser contre mon cœur ?

— Rends donc grâce au Seigneur, prince ; car ils sont devant toi. Puis s'adressant au frère et à la sœur : Protecteur de votre enfance, je ne vous ai point donné la vie... Hélène, et vous, Présiam, embrassez votre père ! »

Un cri unanime de surprise et d'admiration se fit entendre. Le roi, ivre de bonheur, serre sa fille entre ses bras, puis bientôt son jeune fils s'y précipite à son tour. Il les regarde, les admire, les regarde encore et leur prodigue les plus tendres caresses.

Alors Méthodius raconte comment autrefois étant soldat il avait dérobé ces deux innocentes victimes à la fureur barbare de ses compagnons et les avait emportées dans sa patrie. « Là, je les élevai, dit-il, avec autant de soin que si je leur eusse donné la naissance, et leur vouai la tendresse d'un père ; plus tard la grâce divine m'ayant appelé au ministère évangélique, j'entrai dans les saints ordres ; mais rien ne put me séparer de ces enfants ni me faire oublier leur amour. Je n'avais nul remords de les priver des honneurs dont ils auraient joui dans une cour idolâtre, et j'estimais plus les biens du ciel dont je leur faisais part que tout l'héritage d'un souverain. Cependant, quand je fus mandé pour venir en ces lieux, je crus voir un dessein de la Providence et je voulus que tes enfants m'accompagnassent ; mais si tes yeux ne s'étaient pas ouverts à la lumière céleste, si tu n'avais pas abjuré le culte des faux dieux, plutôt que d'exposer tes enfants à tomber un jour dans l'idolâtrie, je les aurais ramenés avec moi, et le secret de leur origine ne serait jamais sorti de mon sein.

— J'admire la conduite du Seigneur dans ces choses, dit Bogoris, et toi, son

serviteur, je te remercie du présent inestimable que tu viens de me faire. Mais désormais tu ne nous quitteras plus, je l'espère, et la patrie sera pour toi où sont les enfants de ton amour. »

Hélène et Présiam joignirent leurs vives instances à celles du roi.

« N'êtes-vous pas toujours notre père, dirent-ils au vicillard, et voulez-vous nous faire pleurer votre absence ? »

Ces tendres prières décidèrent le vicillard, il promit de se fixer à Périslava. Pour Bogoris, le flambeau de la foi chrétienne répandait des clartés si vives dans son esprit que tout pâlit à cette lumière : la grandeur et les pompes de ce monde ne lui paraissaient plus que des objets méprisables ; tout était vain et inutile à ses yeux, excepté la pénitence et le salut. Il éprouva le besoin de se débarrasser de tous les soucis terrestres pour ne s'occuper que de Dieu seul. Alors faisant choix d'une retraite isolée, il y fonda un monastère où il alla se renfermer après avoir établi le christianisme dans ses états, mis la couronne sur la tête de son fils et déposé l'autorité royale entre ses mains.

Bogoris vécut dans sa retraite, tranquille sur le sort de son peuple, auquel il venait de donner un souverain riche de grâces et de sagesse. Méthodius acheva près de son fils adoptif sa pénible carrière, l'aidant de ses lumières et de ses conseils. Quant à Hélène, elle consacra son existence au Seigneur, et vécut dans la pratique austère des plus sublimes vertus.

M^{lle} ANTOINETTE QUARRÉ.

La Tour

DU CHATEAU DE VIEURE.

LÉGENDE BOURBONNAISE.

Le comte Bertrand de Mauguyon, seigneur jeune, noble et beau, se faisait redouter par la violence de ses passions. Châtelaines et châtelains, vassales et vassaux avaient à craindre également son amour ou sa haine, et en devenaient tôt ou tard les victimes. Sa chaste épouse étant morte de mort subite, et ne lui ayant pas laissé d'enfants, le comte partit un jour pour aller guerroyer en terre sainte. Depuis ce jour, qui fut béni de tous, durant quelque temps un pèlerin revenant des saints lieux, un chevalier croisé rentrant au manoir de ses pères, avaient rapporté les hauts faits d'armes du comte : « Nulle épée, disaient-ils, nulle lance n'était aussi fatale aux infidèles... » Mais depuis longues années on n'avait plus entendu parler de ce seigneur, son souvenir même était effacé de la mémoire de ses contemporains, lorsqu'un soir d'hiver que la neige, poussée par le vent, couvrait la terre désolée, un voyageur sonna du cor suspendu à l'entrée du pont-levis du château de Vieure, dont le seigneur avait nom baron de la Celle; le pont-levis fut aussitôt abaissé, et le voyageur introduit dans la salle d'armes. C'était un homme d'une cinquantaine d'années; son aspect était sombre, ses vêtements usés avaient un air étrange... Il demanda l'hospitalité.

Le baron de la Celle s'avança au-devant de son hôte pour lui souhaiter la bienvenue.... « Eh quoi ! mon beau cousin, s'écria l'étranger, ne reconnais-tu pas Bertrand de Mauguyon, qui, il y a vingt-cinq ans, s'en est allé combattre les Sarrazins ? »

Le seigneur de la Celle lui tendit la main; il pensa que les crimes de la jeunesse de son beau cousin avaient été rachetés par ses exploits contre les infidèles; il revenait pauvre, ayant, avant de partir, vendu ses biens aux moines, afin de s'équiper lui et les hommes d'armes qu'il avait emmenés, et dont pas un n'était revenu.... D'après toutes ces considérations, le baron qui était bon, généreux, accueillit Bertrand comme un parent malheureux, lui offrit sa garde-robe, sa bourse et son amitié; ce que le croisé accepta sans façon; il se fit sans scrupule le commensal du château, et devint le compagnon infatigable de toutes les parties de table et de chasse de son ami et parent le baron de la Celle.

Le manoir reprit alors un mouvement inaccoutumé; car depuis un an que la baronne était morte, son époux désolé avait renoncé à toutes les distractions de son rang et de son âge. Quant à Loyse, sa jeune fille, elle passait son temps au milieu de ses servantes, occupée comme elles à filer, à broder de belles tapisseries mêlées de soie et d'or, ou à recevoir les enseignements du chapelain du château, et son unique délassement était de s'enfermer dans son oratoire pour y pleurer sa noble mère, et la prier de veiller du haut des cieux sur son enfant.

L'arrivée du comte Bertrand de Mauguyon avait rendu l'existence de Loyse encore plus retirée; elle ne voyait son père qu'aux heures des repas; encore n'y apparaissait-elle qu'un instant; car la présence du comte lui causait une sorte de malaise qu'elle ne pouvait s'expliquer... Elle savait seulement qu'il lui faisait peur.

Un soir que la jeune châtelaine avait prolongé la veillée en racontant de lugubres histoires à ses servantes réunies en sa chambre, située dans la tour du midi, un coup de tonnerre se fit entendre : ce n'était cependant pas la saison des orages, et le ciel était pur, bien que la lune se fût voilée. A ce coup de tonnerre inattendu,

les servantes se pressèrent autour de leur maîtresse comme pour la protéger ; mais l'une d'elles, plus curieuse, s'étant élancée sur le balcon... un second coup de tonnerre se fit encore entendre ; la servante poussa un cri d'effroi, se rejeta dans la chambre, et dit : « J'ai vu le diable à cheval sur un éclair, il sortait de la tour du nord, habitée par le comte de Mauguyon. » Toutes firent le signe de la croix en frissonnant jusque dans la moelle de leurs os ; l'horloge sonna minuit ; les servantes demandèrent à Loyse la grâce de veiller auprès d'elle le reste de la nuit, et la passèrent à prier madame la sainte Vierge d'éloigner tous les malheurs qui pourraient menacer leur jeune et bien-aimée maîtresse.

Le lendemain matin, Loyse s'attendait à quelque récit étrange de la part du comte ; ce ne fut qu'avec terreur qu'elle descendit dans la salle du réfectoire... Le baron et son ami y étaient déjà, causant gaiement ensemble. La demoiselle de la Celle osa lever les yeux sur le comte... il souriait... Elle s'aperçut qu'il avait les dents blanches et bien rangées, que ses traits étaient beaux et fiers, sa barbe et son épaisse chevelure d'un noir de jais, qu'il portait la taille haute, que ses grands yeux verts lançaient des feux dont elle ne pouvait soutenir l'éclat... il ne lui faisait plus peur... et Loyse défendit expressément à ses servantes de répéter l'étrange vision qu'une d'elles prétendait avoir eue.

Le soir venu, le baron, entouré de ses serviteurs, alla s'asseoir dans la salle d'armes, et pour la première fois depuis la mort de la baronne il envoya chercher sa fille, qui s'était, comme à l'ordinaire, retirée dans sa chambre. Elle descendit, suivie de ses servantes ; et quand il lui eut annoncé qu'il désirait qu'elle entendit le récit merveilleux des aventures de leur hôte, elle salua en signe d'obéissance, s'assit sur un escabeau, appuya sa jolie tête sur les genoux de son père, et écouta avidement le sire Bertrand de Mauguyon, qui racontait les com-

bats, les victoires des chevaliers chrétiens, à travers les sables brûlants du désert ; les dangers, les tempêtes qu'ils avaient essayés sur les mers, où l'épée des guerriers est impuissante pour les défendre contre la mort ; puis les mœurs étranges des peuples divers qu'il avait visités, les cérémonies bizarres de leur culte, son esclavage, ses souffrances et son retour dans le pays de ses pères, où il ne lui restait pas un abri sans l'amitié généreuse du sire de la Celle... Durant ces longs récits qui se continuèrent chaque soir, Loyse écoutait avec avidité, et les yeux attachés sur les lèvres du comte, elle pâlisait ou rougissait, se rassurait ou s'effrayait, selon que les paroles du croisé étaient sombres ou touchantes, douces ou terribles.

Les longues veillées de ce long hiver se passèrent ainsi, et l'amitié du baron augmentait chaque jour pour son hôte, dont il ne pouvait plus se passer.

Le printemps vint ; Loyse n'alla plus courir après les papillons du parterre ; elle ne dansa plus aux chansons de ses servantes ; mais elle passait des heures entières devant son trumeau à faire tresser les longues nattes de ses cheveux blonds, à les relever coquettement sur sa tête, à former les plis profonds de sa jupe traînante ; elle restait plus longtemps encore dans son oratoire ; mais ce n'était plus la prière seule qui l'occupait... l'image du chevalier croisé se présentait à elle et troublait sa pensée et son cœur.

Loyse venait d'avoir seize ans ; les serviteurs s'étaient aperçus que depuis quelques jours, le baron et le comte, ces deux bons compagnons, restaient plus longtemps attablés ; qu'ils causaient bas entre eux et ne vidaient plus aussi souvent leur coupe. De leur côté, les servantes avaient remarqué que leur jeune châtelaine changeait ses habitudes, qu'elle fuyait leur société pour faire de longues promenades seule au milieu des bois qui entourent le château, qu'elle restait plus longtemps en prières

dans son oratoire, d'où elle sortait les yeux pleins d'une vague tristesse.

Le comte Bertrand de Mauguyon n'avait pu se faire aimer des serviteurs et des servantes du château de Vieure ; les vieillards se rappelaient ce que ses vassaux et ses voisins eurent à souffrir de son humeur féroce ; ils disaient à leurs fils que dans le temps on l'accusait de n'être point innocent de la mort subitement arrivée à la comtesse, qui, de son vivant, avait été bien malheureuse ! De plus, le bruit avait couru autrefois que, fait prisonnier par les Sarrasins, pour racheter sa liberté, le comte avait sacrifié sa religion ; et puis ils ajoutaient tout bas : « Monseigneur le baron est du même âge que le comte : comment se fait-il que le comte, quelque temps après son arrivée au château, ait retrouvé la fraîcheur et la beauté de sa jeunesse ? Ce renégat s'est vendu au diable... la preuve, c'est qu'il ne se confesse jamais, qu'il ne communie jamais. » Et les jeunes servantes redisaient, en tremblant de peur, qu'elles avaient vu le diable sortir de la tour du nord, ce qui expliquait l'odeur de soufre restée aux lambris, aux courtines et aux rideaux de la chambre de ce mécréant... « Que Dieu et madame la sainte Vierge préservent nos maîtres et nous de quelque affreux malheur ! » ajoutaient serviteurs et servantes. Aussi la stupeur et l'effroi devinrent généraux, lorsque le baron de la Celle ayant, un dimanche matin, au sortir de la messe, rassemblé tous les commensaux de son manoir, leur annonça que le comte Bertrand de Mauguyon allait devenir son gendre. A cette nouvelle, il devint avéré pour le jeune chevalier Aymar de Baudricourt, qui, par sa noblesse, ses grands biens et son courage déjà acquis, pouvait prétendre à la main de la jeune et belle héritière du château de Vieure, que le comte de Mauguyon, âgé de cinquante ans, pauvre, sans alliances, avait acheté aux dépens de son âme un charme pour se faire aimer d'une noble demoiselle de seize ans.

Le jour du mariage étant arrivé, seigneurs et dames du voisinage, nombreux parents et amis, vassaux et vassaux de monseigneur le baron de la Celle, se trouvaient réunis dans la grand'salle du château de Vieure. Le comte Bertrand de Mauguyon n'avait de son côté qu'un étranger à l'air froid et railleur, arrivé le matin même, on ne savait d'où.

Tous les invités étaient réunis ; il ne manquait que le chevalier de Baudricourt. Loyse, en riches vêtements blancs, couverte d'un long voile arrêté sur sa tête par une couronne de roses blanches, entra pâle et tremblante. On se mit en marche pour la chapelle ; la mariée, les yeux baissés, donnait la main à son père ; après venait le comte et l'étranger, puis les invités suivaient deux à deux... Mais arrivé à la porte du saint lieu, Mauguyon se trouvait seul... l'étranger avait disparu... Au moment où les deux époux s'avançaient vers l'autel, le ciel se couvrit de nuages sombres, le prêtre pâlit et trembla, les cierges brillèrent d'une clarté rougeâtre, l'atmosphère devint lourde et étouffante... A peine la cérémonie fut-elle terminée, que le vent s'élevant avec violence éteignit subitement les cierges, un long frisson d'horreur circula à travers l'assemblée qui s'ébranla, sortit en tumulte de la chapelle, et ne se sentit rassurée que de retour dans la grand'salle du château, où le baron désolé venait de déposer la mariée à moitié évanouie de frayeur.

Mais grâce à la gaieté de l'étranger qui reparut aux côtés de son ami, grâce au châtelain de la Celle, faisant aux conviés les honneurs d'un repas splendide, l'effroi causé par la scène qui avait eu lieu dans la chapelle fut bientôt dissipé, et le reste du jour se passa en jeux divers, en danses, en festins pour tout le monde, excepté pour Loyse, qui ne pouvait retrouver le calme de ses esprits ; à chaque instant des frissons parcouraient tous ses membres, des images fantastiques lui traversaient la pensée : tantôt il lui semblait qu'elle marchait

sur un serpent qui se dressait devant elle, ou bien qu'elle était entraînée dans un précipice sans fond... Quant au comte, il plissait son front toutes les fois qu'il entendait les longs éclats de rire de son ami l'étranger.

Onze heures sonnèrent à la vieille horloge du château de Vieure. Loyse disparut, emmenée par ses demoiselles d'honneur, qui toutes, au lieu d'envier la mariée, comme c'est l'ordinaire, semblaient au contraire l'avoir en pitié.

Arrivée à sa chambre de jeune fille, Loyse alla s'agenouiller dans son oratoire; elle leva les yeux vers la Vierge... il lui sembla qu'elle lui tendait les bras comme pour la retenir, et que l'enfant Jésus pleurait... Loyse pleura, pria la Vierge de lui donner le courage d'aimer cet époux qu'elle avait choisi, accepté, et qui... maintenant... lui faisait horreur... Mais il venait de recevoir sa foi devant Dieu... Elle devait se soumettre...

Les demoiselles d'honneur vinrent chercher Loyse... La triste mariée se jeta dans les bras de son père, puis à ses genoux... Il la bénit, la releva, et, la soutenant sur son cœur, la conduisit à la tour du nord, où la chambre nuptiale avait été préparée pour les époux...

Mais voilà que durant le trajet les roulements du tonnerre se font entendre au loin, se rapprochent, éclatent avec fracas... puis on n'entend plus qu'un profond silence... Minuit sonne!... la porte s'ouvre pour laisser passer l'épousée... et l'on voit l'étranger debout, la main appuyée sur l'épaule de Bertrand. « Je t'ai promis que tu conduirais à l'autel la jeune et belle Loyse, lui dit-il; mais les choses tournent mal... tu vas mourir... cependant j'ai tenu ma parole... à toi de tenir la tienne! — Tu m'as trompé! s'écrie le comte, cherchant à se dégager de la main qui lui étirent l'épaule; tu m'as promis de longs jours. — Un pouvoir au dessus de moi m'empêche d'accomplir cette promesse, » répond-il, faisant un éclat de

rire, auquel se mêlaient les jurements du comte, lorsqu'un second coup de tonnerre ébranle la tour; la foudre frappe le maudit... la tour s'écroule, et à travers le feu du ciel on aperçoit l'étranger, ou plutôt le diable, car c'était lui, emportant le renégat Bertrand, comte de Mauguyon, qui expirait entre ses bras;... puis tout disparut.

Loyse évanouie fut rapportée par son père et déposée aux pieds de la Vierge, où elle reprit ses sens, et passa la nuit à la remercier de sa sainte protection.

Le lendemain, parmi les invités de la veille qui venaient complimenter le baron et sa fille sur le malheur dont le Seigneur les avait préservés, se trouvait le chevalier Aymar; depuis ce jour, il aida par sa gaieté, par ses soins la jeune châtelaine à distraire le baron, à l'aimer, à essayer de lui faire oublier ce fatal événement; mais il avait trop fortement ébranlé la santé du bon seigneur de la Celle... Il mourut à la fin de l'année. Loyse se retira dans un couvent voisin, et son deuil expiré, elle épousa le jeune chevalier Aymar de Baudricourt, à la grande joie de leurs nombreux vassaux. Dieu bénit cette union; Loyse devint mère, et vécut de longs jours tout remplis de bienfaits envers les pauvres et de reconnaissance envers la Vierge.

Les héritiers du seigneur de la Celle, à diverses époques, firent rebâtir la tour du nord; mais à peine relevée, elle retombait toujours frappée par le feu du ciel... Voilà pourquoi aux ruines du manoir de Vieure vous ne voyez que la tour du midi... Du moins, mesdemoiselles, c'est ce que les habitants du hameau de Vieure ont bien voulu me raconter.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Les Astres.

FRAGMENT (*Klopstock*).

L'antique forêt, les prés verts,
Les monts brûlés, le vallon sombre,
L'humble voix du ruisseau, les vastes bruits des mers,
Et l'aurore, et le jour, et l'ombre,
Proclament saintement le Dieu de l'univers !

C'est lui par qui tout fut créé,
Dont la gloire aux cieux se fait lire,
Et qui d'un soleil d'or fit l'espace éclairé.
Sous sa main la céleste lyre
Des autres immortels conduit le chœur sacré !

Béni soit le Dieu des douleurs
Qui fait briller, quand l'espoir tombe,
Cette nuit de la mort si douce aux yeux en pleurs.
O belle terre ! notre tombe !
C'est lui qui sur ton deuil jette un voile de fleurs !

ÉMILE DESCHAMPS.

Revue des Théâtres.

La Dot de Suzette, drame en quatre actes, mêlé de chant, par MM. P. Diniaux et Gustave Lemoine.

La scène se passe en 1791.

Le parc du château de Senneterre, dans le Berry. A droite, un pavillon ; à gauche, une table de pierre et des chaises de jardin.

Chenu, marchand de bestiaux, et Picheloup, herbager et métayer de la comtesse de Senneterre, sont assis devant une table. Ils veulent régler leurs comptes ; mais l'un et l'autre, ne sachant ni lire ni écrire, ne peuvent se mettre d'accord. Les deux amis se querellent... Pour en finir, Picheloup

propose à Chenu de se marier à une femme qui sache lire et écrire. « Marie-toi toi-même, répond Chenu ; d'ailleurs dans tout le pays je ne connais pas une fille qui ferait notre affaire. — J'en connais une, moi ; Suzette, la fille de mon prédécesseur, une orpheline que mame la comtesse a élevée. C'est ça une femme qu'a des principes... et de l'arithmétique ! — Dis-tu vrai ? — Sans compter que mame la comtesse lui fera un fameux cadeau de noce. — Suzette serait un joli petit commis. — Et pas cher ! — La prends-tu ? — Prends-la, toi. — Tirons à la courte-paille. — A la bonne heure ! l'hasard décidera celui de nous qui doit se sacrifier. » Cadiche, cousine de Picheloup, vient pour prendre la leçon d'écriture que lui donne Suzette. Elle montre son cahier à Chenu, dans l'espoir que cela lui donnera

l'idée de l'épouser; elle en est aux bâtons, et il aime les femmes savantes! Les deux amis décident, afin qu'il n'y ait pas de tricherie, que Cadiche choisira la paille. « Quoi donc qu'vous jouez? leur demande Cadiche. — Ça ne te regarde pas, répondent-ils. — J'vas vous porter bonheur, monsieur Chenu. » Elle choisit la paille... c'est la plus longue! « Que l'diable t'emporte, s'écrie le bouvier. — Mais quoi donc qu'vous jouez? » répète Cadiche, désolée d'avoir fait perdre à celui qu'elle aime.

Maintenant, mesdemoiselles, je vais vous initier à ce qui se passe au château. Le jeune comte Adolphe de Senneterre voulant, pour gage d'amour, donner une croix d'or à Suzette, a pris le prétexte de faire un cadeau à toutes les filles du village; mais l'amour du comte est découvert par Beauvisage, son précepteur, un méchant homme, et la comtesse obtient de son fils qu'il ira rejoindre le régiment dont il est colonel. A peine est-il parti, qu'elle vient pleurer dans les bras de Suzette et lui confie une lettre qu'Adolphe ne doit connaître qu'à sa majorité. Ce sont les dernières volontés du comte. « La veille de la bataille de Fontenoi, écrit le comte de Senneterre, étant capitaine, je fus insulté (j'étais absent), devant mon colonel, qui prit ma défense, se battit, tua son adversaire, mais reçut en même temps une blessure qui le rendit aveugle et le força de renoncer au service. Depuis il a vécu pauvre et refusa toutes les marques de reconnaissance que je pus lui offrir. Il a une fille; c'est à mon fils, en l'épousant, à payer cette dette d'honneur que son père lui légua en mourant. » Suzette promet à sa bienfaitrice de se rendre digne de la confiance qu'elle vient de lui témoigner. « Il n'y a qu'un moyen, reprend la comtesse, c'est de te marier. — Oui, pendant qu'il est loin, pendant que j'ai du courage. » Suzette se retire pour pleurer. Chenu et Picheloup se présentent; ils font leur demande de mariage. La

comtesse, qui sait par son intendant que Chenu est un honnête homme, veut cependant éprouver son désintéressement. Elle lui fait observer que Suzette n'a pas de dot. « On sait que les bontés de mame la comtesse ne lui manqueront pas, répond Chenu avec finesse. — On se trompe. » Chenu réfléchit que pour son commerce une femme lui est nécessaire, et dit : « J'l'accepte tout de même. — Eh bien, reprend la comtesse, si Suzette vous agrée, rendez-la heureuse, et comptez sur quinze cents livres. » Suzette ayant accepté Chenu pour époux, la pauvre Cadiche se désole... car son bonheur n'a tenu qu'à un brin de paille!... Beauvisage, qui voudrait perdre Suzette, roule dans sa tête un projet.

La ferme de Picheloup. Une salle rustique; au milieu une table préparée pour la signature du contrat.

On apporte à Chenu une lettre de Suzette; il la met dans sa poche, et court chercher le notaire. Pendant ce temps, Picheloup se fait beau, ce qui lui est difficile, et la comtesse et Suzette en costume de mariée arrivent à la ferme. La comtesse dépose un coffret sur la table. « Il contient ta dot, dit-elle à Suzette; tu la remettras à ton mari; quant au coffret, c'est un présent de ma mère, je te le donne comme à ma fille. — Votre fille! répond Suzette se jetant sur le sein de sa bienfaitrice. — Oui, dans mon cœur je te nommerai toujours ainsi. » Les paysans arrivent pour la noce. Suzette, qui désire parler à Chenu, est fort inquiète de ne pas le voir... Il arrive avec le notaire; mais en même temps arrive aussi le comte, ramené par Beauvisage. Dans sa douleur, le comte dit qu'il aime Suzette, qu'il en est aimé, et qu'il s'oppose à ce mariage. Chenu veut avoir une explication avec Suzette. La comtesse entraîne son fils; le notaire les suit dans une chambre à droite, tandis que Cadiche et Picheloup reconduisent les gens de la noce. Alors Chenu s'emporte contre Suzette.

« Vous vouliez donc me tromper ? lui dit-il ; pourquoi m'acceptiez-vous ? je ne vous forçais pas à m'épouser. Je n'avais pas d'amour pour vous, je ne vous en demandais pas non plus... mais j'ai de l'honneur, de la franchise, j'avais le droit de vous en demander... — Je vous ai écrit pour avoir de vous un entretien, répond Suzette avec douceur, pour vous dire que depuis mon enfance je m'étais habituée à aimer comme un frère le fils de mes maîtres (elle pleure). Ne pouvant être à lui, j'ai consenti à vous épouser. Vous trouverez en moi une honnête femme qui aura pour vous de l'estime, de l'amitié, et ne manquera jamais à ses devoirs... vous voyez bien que je ne voulais pas vous tromper ! — Pardon, madame Suzette, de vous avoir parlé si durement ; vous êtes une brave et honnête fille... mais savez-vous que vous m'embarrassez diablement avec votre franchise?... car enfin, pour vous tirer de ce mauvais pas, me voilà presque obligé d'avoir épousé. — Ah ! monsieur, dit Suzette émue, si vous aviez assez de confiance en moi pour m'emmener d'ici ! — Vous voulez que j'aie confiance en vous, voulez-vous en avoir en moi ? — Oh ! oui, monsieur ; sauvez-moi de moi-même ! — Eh bien, on ne sait guère ici de quel pays je suis ; on me connaît pour un marchand de bestiaux, voilà tout ! mais, ajoute-t-il à voix basse, en Bretagne j'ai une bonne vieille mère qui m'aime et que j'aime tant, voyez-vous, que pour elle, jusqu'à l'âge de trente-huit ans, je n'avais pas voulu me marier. Voulez-vous me suivre?... elle vous recevra à bras ouverts... et c'est là-bas, près d'elle, que nous nous marierons. — Partir avec vous ! dit Suzette effrayée. — Je vous ai demandé de la confiance, répond-il brusquement. D'ailleurs, ici, monsieur le comte viendrait encore s'opposer à notre union... j'ai pas endurant... et j'ai ne supporterai pas deux fois un pareil affront ! Les moments sont précieux... que décidez-vous ? — Ma bienfaitrice m'a dit que vous étiez un honnête

homme... je partirai. — Merci de votre confiance, répond Chenu avec émotion. Je vais préparer notre départ. Quand sonnera l'Angelus... je vous attendrai à l'autre bout du village... pas un mot à personne ! — Tenez ! lui dit-elle, prenez ce coffret, c'est la dot de Suzette, qui se confie à votre honneur. » Chenu sort par la porte à gauche en emportant le coffret. Il fait nuit. Le comte paraît : « L'aveu public que je viens de faire me rassure, Suzette, lui dit-il avec calme, personne n'osera plus t'épouser. Je vais rejoindre mon régiment, et plus tard ma mère ne s'opposera pas à notre mariage. » (L'Angelus tinte deux fois trois coups.) « Nous allons nous séparer, monsieur le comte, pour longtemps peut-être ! répond Suzette (l'Angelus tinte toujours) ; mais sur cette croix que vous m'avez donnée, je prierai Dieu matin et soir pour vous et pour votre bonne mère... » Les larmes l'empêchent de continuer... elle sort précipitamment par la porte de gauche. La comtesse revient. « Suzette sera ma femme, lui dit Adolphe avec bonheur ; je sens que ce mariage est écrit là-haut... j'attendrai, ma mère, espérant en votre amitié pour elle, en votre amour pour moi... » A ce moment Cadiche, Picheloup, les gens de la noce accourent... Chenu et sa fiancée sont partis ! Suzette écrit à sa bienfaitrice qu'elle va se marier dans le pays de Chenu. Adolphe est au désespoir : Suzette est perdue pour lui ; il accuse sa mère, et la quitte sans l'embrasser, en lui disant : « Adieu pour toujours ! »

La scène se passe en 1797.

Un magnifique salon. Meubles dans le style grec et romain. Une table richement servie.

Chenu est munitionnaire général ; Picheloup, resté son associé, est depuis la veille à Paris, avec Cadiche, qu'il a épousée. Les deux amis sont à déjeuner, trois grands laquais les servent. Ils s'éloignent. Chenu porte le nom de M. de Préval, d'une terre qu'il a achetée. Picheloup dit qu'il a envie de

se nommer de Champignelles, puisqu'il en a acheté le château et que d'ailleurs il est du village. Chenusait écrire, sa femme le lui a appris; mais Cadiche en est restée à ses bâtons. Le munitionnaire parle de Suzette avec reconnaissance; c'est sa dot qui lui a porté bonheur; mais Suzette est triste; on ne sait depuis six ans ce que sont devenus madame de Senneterre et le jeune comte. Le matin même Chenus a reçu une lettre de sa mère, qui lui annonce l'arrivée d'un convoi, et en même temps lui raconte qu'elle a failli être assassinée. « Tu sais, dit Chenus à son ami, que ma mère n'a jamais voulu quitter sa maison, située non loin de notre dépôt d'équipements. Un soir, un jeune homme épuisé de fatigue, égaré, frappe.... ma mère ouvre. — Entrez, monsieur, lui dit-elle, soyez le bien venu; mettez-vous là; chauffez-vous. » Elle le laisse au coin du feu, car il devait repartir avant le jour. Deux heures après, des chouans pénètrent par le jardin, veulent la forcer à leur livrer les clefs de nos magasins... la Bretonne se serait plutôt fait hacher.... le jeune homme accourt, frappe à droite, à gauche, partout... L'ennemi fuit... ma mère est sauvée! — J'en ai la chair de poule, dit Picheloup. Ce jeune homme-là doit avoir six pieds onze pouces. — Il voulait venir à Paris, mais il semblait avoir quelque chose à craindre... Sans s'informer de ce qu'il est, d'où il vient, ma mère lui fait endosser un uniforme, et lui dit de se joindre à l'escorte de notre convoi. Tu le reconnaitras à son bras en écharpe; il a été blessé en défendant ma mère. — Brave jeune homme! — Voilà les clefs des magasins qui touchent à l'hôtel; reçois bien nos soldats; mais le blessé... retiens-le, case-le ici, quelque part... le sauveur de ma mère! » Un joaillier demande Chenus, il sort. Beauvisage vient proposer à madame de Préval des billets de concert. Il ne prononce plus les r, il s'est fait inc-o-yable, il a un lo-gnon, il dit : Ma petite pa-ole pana-chée. Cadiche accourt dans une toilette ébouriffante; Suzette vient la recevoir

(Suzette porte la croix d'or que le comte lui a donnée). « Ce matin, lui dit Cadiche avec volubilité, je demande une blanchisseuse... Je donne toujours mon linge moi-même, parce que, vois-tu, dans ces hôtels, les domestiques... J'y voyais qu'elle la blanchisseuse avait l'air tout chose... j'y lui dis : Qu'est-ce qu'il vous a, ma p'tite mère? — Ah! madame, vous connaissez madame de Préval, que l'on dit si bonne? — C'est ma meilleure amie. — Elle a besoin d'une dame de compagnie; mon mari a été domestique d'une brave et digne ci-devant qui cherche à se placer. » Suzette s'écrie : « Cadiche! va vite me chercher cette dame. » Cadiche sort ainsi que Picheloup, qui se rend aux magasins. Chenus apporte à sa femme une croix de diamants pour remplacer la croix d'or qu'elle porte toujours au cou, et dont les dames qui étaient la veille à son bal se sont moquées. Suzette la refuse, sous prétexte qu'elle est trop belle; il insiste... Suzette répond : « J'obéirai, monsieur, » et rentre dans sa chambre. Chenus demande à Beauvisage s'il a des nouvelles de la famille de Senneterre. « J'apprends, dit-il, que le comte a passé quelques années à Saint-Domingue, la -évolte des noi-s a -uiné sa famille, il est -venu à Lond-es, où il se t-ouve sans -essou-ce. — Pourrait-on lui faire passer de l'argent? — Ce se-ait inutile; un pa-ti d'émig-és a tenté de déba-quer en B-etagne, ils ont été p-is, a-étés, et pa-mi eux se t-ouve le comte Adolphe. — Mais vous savez bien qu'il n'a pas émigré? — Je n'en sais -ien, répond le méchant homme; je sais seulement qu'il est su- la liste des émig-és, et que l'o-de de le fusiller a été envoyé en B-etagne il y a quat-e jou-s; on attend la nouvelle de l'exécution. — Je cours au ministère m'en informer moi-même. Venez! » Picheloup entre pour dire à Chenus que le convoi est arrivé. Dans sa préoccupation Chenus lui répond : « Va-t'en au diable! — Que vais-je faire de ce jeune homme? se demande Picheloup. Ah!... dans

cette chambre à droite, elle donne sur les magasins, il pourra se rendre ici sans être vu de personne. » Picheloup donne des ordres à un domestique, et sort pour aller recevoir le convoi. Une dame modestement vêtue se présente; elle désire parler à madame de Préval. Le domestique va la chercher; elle vient (elle n'a plus sa croix d'or). En voyant madame de Préval, la dame inconnue s'écrie : « Suzette ! » et Suzette est aux genoux de sa bienfaitrice, qui tombe sur un canapé. « Voyez ce que je suis maintenant, dit tristement la comtesse. — Vous êtes celle qui m'avez élevée, celle à qui je dois tout, celle que j'appelais, que j'ai pleurée comme si elle était ma mère. » Madame de Senneterre fond en larmes. « Suzette, chère Suzette ! — Ah ! merci de ce nom, il me fait du bien. Pleurez si c'est de joie, et mêlons nos larmes... Si c'est de vos malheurs, ne pleurez plus, ils sont finis; je suis riche, riche par vous... Ah ! quel bonheur d'être riche ! » dit-elle en se relevant. La comtesse la fait asseoir à ses côtés « Votre mari?... lui demande-t-elle avec crainte. — Il vous aime, il vous honore, il vous a fait chercher partout. — Hélas ! mon enfant, des malheurs inouïs.... Mes amis, mes parents proscrits ou morts.... et moi, une longue prison... — Seule ? — Seule !.... Il n'est jamais revenu ! — Oh ! ne m'accusez pas ! — Non, pauvre enfant.... mais une lettre qui vient d'Angleterre m'annonce son retour.... Je vais le revoir !... laissez-moi me retirer. — Non ! vous m'appartenez désormais : cette maison, cette opulence que je tiens de vous ne sont-ils pas à vous ? Entrez là ! » Madame de Senneterre serre Suzette dans ses bras, et entre dans son appartement. Chenu revient du ministère, sa femme lui raconte l'arrivée de la comtesse. « Il y a des gens bien malheureux, dit-il avec rage. — Est-ce qu'elle ne reverra pas bientôt son fils ? — Non ! (Il détourne la tête.) — Plus tard ? — Non ! — Jamais ? — Mort ! » Suzette tombe évanouie. Aux cris de Chenu, Cadiche et Picheloup accourent : « Quoi donc ? s'é-

crient-ils. — M. Adolphe de Senneterre, répond Chenu. — Eh bien ? — Fusillé ! » Madame de Senneterre accourt à son tour. « Fusillé ! qui ? » (Ils baissent les yeux.) « Vous ne répondez pas, vous pleurez... Ah ! je devine.... Adolphe ! C'est lui ! c'est mon fils ! » La porte de droite s'ouvre ; un soldat, le bras en écharpe, se précipite dans le salon.... C'est Adolphe, c'est le jeune homme qui a sauvé les jours de la vieille Bretonne. La comtesse est dans les bras de son fils.

Un boudoir sur lequel donne l'appartement de M^{me} de Senneterre.

Vous croyez peut-être, mesdemoiselles, que tout est fini?... au contraire, tout s'embrouille. Le comte Adolphe aime encore Suzette; il est malheureux. Beauvisage a découvert que le comte est caché chez Chenu, et en a prévenu la police. Suzette est fort inquiète; on ne trouve pas son mari. Chenu arrive pâle, préoccupé, ordonne brusquement à Picheloup de lui faire préparer sa chaise de poste pour un long voyage, confie à Cadiche un coffret qu'elle doit remettre à madame de Senneterre, et ne dit pas un mot à sa femme. Tous s'éloignent avec précaution. Pour ne pas augmenter sa mauvaise humeur, Cadiche se hâte d'aller faire sa commission. Chenu se met à écrire. Un moment après, madame de Senneterre vient l'interrompre. « Ah ! monsieur, lui dit-elle, cette cassette où je mis autrefois la dot de Suzette, vous me la rendez aujourd'hui avec les titres de mes biens rachetés par vous, avec ma fortune entière ! — J'ai fait ce que Suzette désirait, répond-il sèchement; voilà tout. — Ah ! vous avez un noble caractère ! Et mon fils, que vous voulez sauver du danger qui le menace.... — Votre fils ! je le hais.... J'en suis jaloux ! — Quoi ! vous pourriez soupçonner Suzette de manquer à ses devoirs ? — Et si elle n'en avait pas de devoirs ! — Qu'est-ce que cela signifie ? — Il y a six ans, je lui ai dit : On va nous croire ici

mariés à Champignelles. A Champignelles, on nous croira mariés ici.... Moi qui veux sauver votre honneur et votre bonheur, tout à la fois, je ne serai pour vous, si vous le voulez, qu'un ami, qu'un frère... et qui vivra verra.... Elle voulut tomber à mes genoux. Je la pris par la main, je poussai la porte, et je dis : « Mère, voilà ma femme ! — Ah ! monsieur, vous avez eu un noble courage ! — Cela m'était facile alors... mais à présent, je l'aime (il pleure), et je sens qu'elle ne peut pas m'aimer. — Dans une heure, monsieur, moi et mon fils nous aurons quitté ces lieux, » dit la comtesse en s'éloignant avec dignité. Suzette vient remettre à Chenu une lettre du ministre. Son mari sort, sous prétexte de lire cette lettre. Suzette ne comprend rien à la conduite étrange qu'il tient avec elle; elle voudrait lui redemander sa liberté... elle n'ose pas... elle préfère lui écrire... s'approche de la table... jette les yeux sur la lettre que Chenu a commencée.... Il se plaint *que la seule femme qu'il aime, qu'il ait jamais aimée, le prive de consolations...* « Il m'aimerait ! s'écrie Suzette; oh ! que je suis malheureuse... Maintenant mon devoir est tracé, je n'abandonnerai jamais mon mari.... Mais que je ne revoie plus M. de Senneterre !... » Il entre. Chenu allait aussi entrer.... Il s'arrête et les écoute. Adolphe vient remercier madame de Préval de ce que M. de Préval et elle ont fait pour sa mère, et lui dire adieu. « Cette croix, ajoute-t-il, sur laquelle vous aviez promis de prier, la voilà; je l'ai retrouvée dans la chambre de ma mère; je m'en suis emparé.... pour vous la rendre. (Cette croix qu'elle portait toujours, c'était lui qui la lui avait donnée, dit Chenu.) — Gardez-la, monsieur : hier j'aurais pu la reprendre, aujourd'hui je ne le puis plus. (Elle a lu ma lettre, elle sait tout ! dit encore Chenu.) — Je ne chercherai pas à pénétrer ce secret, madame, reprend Adolphe; soyez heureuse avec votre époux. J'emporte cette croix; quand je mourrai, on la retrouvera sur mon cœur. (Comme il l'aime ! dit

Chenu, et elle le laisse partir ! Brave fille ! ») Chenu entre d'un air calme et souriant : « Où allez-vous donc, monsieur le comte ? lui dit-il. Voici une lettre du ministre qui vous raye de la liste des émigrés, pour avoir protégé une vieille femme attaquée par des chouans. — Merci, monsieur, et adieu. — Mais vous ne l'aimez donc plus ? s'écrie-t-il avec âme, et lui montrant Suzette qui pleure. — Vous êtes son époux, répond Adolphe très-ému. — Je ne le fus jamais, dit Chenu avec force ; Suzette est libre ! » Cadiche, Picheloup et la comtesse sont présents à cette scène. Suzette se jette au cou de Chenu : « Oh ! non, dit-elle, je ne puis accepter tant de dévouement. — Du dévouement ! Suzette, vous vous trompez. Je n'ai d'amour que pour une femme.... c'est ma vieille mère.... Je lui écrivais encore là.... tantôt — (C'était sa mère, se dit Suzette avec joie. O mon Dieu ! je vous remercie.) — Vous, Suzette, pendant six ans vous avez été mon bon génie; votre dot m'a rendu millionnaire.... (Souriant.) Si nous comptions, je vous devrais encore. (Il la fait passer dans les bras du comte.) Soyez heureuse !.... et heureuse sans remords ! — Ah ! monsieur, que de grandeur ! lui dit tout bas la comtesse. — Pour son bonheur gardez-moi le secret, » répond Chenu sur le même ton.

Un domestique annonce que la chaise de poste de M. de Préval est prête. « Je pars pour les Pyrénées, où m'envoie le ministre, leur dit Chenu; à mon retour, j'irai près de ma vieille mère, car elle n'aurait pas toujours un défenseur comme vous, monsieur le comte !... Vous avez sauvé ma mère... je vous rends Suzette... A présent... nous sommes quittes... Adieu ! »

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Beaux-Arts.

SALON DE 1842.

Troisième et dernier article.

M. BIARD. — *Naufrage dans les mers polaires. Chasseurs norvégiens au Spitzberg. Jane Shore condamnée à mourir de faim dans les rues de Londres.*

Le sentiment de M. Biard diffère de celui que nous avons exprimé quelquefois. Il ne se dit pas : le but de l'art, c'est la reproduction de la beauté ; mais : ce qui est vrai est beau ; ainsi il a été chercher ses inspirations chez les Lapons et les Esquimaux ; dans ces pays où durant des mois entiers le ciel n'a ni or, ni pourpre, ni azur ; le soleil pâlit quand il regarde ces affreuses contrées ; il les a déshéritées de fleurs et de fruits ; d'ailleurs ce n'est pas la verdure éphémère dont se couvre ce sol que M. Biard a reproduite, mais bien les neiges et les glaces qui l'envahissent pendant la plus grande partie de l'année. Il y a beaucoup de talent dans les tableaux de M. Biard ; il y règne un air de vérité qui ne permet pas de douter qu'il n'ait été copiste aussi exact qu'habile. Je l'en félicite de tout mon cœur, et pour citer un dicton populaire : *j'aime mieux le croire que d'y aller voir.*

Après avoir, en haine du froid et de l'hiver, reproché à M. Biard la vérité qu'il a mise dans ces deux premiers tableaux, je vais vous parler de Jane Shore, dont votre journal vous donne une esquisse. La pauvre femme erre dans les rues de Londres ; des soldats l'accompagnent, écartant du bois ou du fer de leur hallebarde quiconque eût voulu par charité lui donner une goutte d'eau pour étancher sa soif, un morceau de pain

pour apaiser sa faim. Ils devaient aussi l'empêcher de s'asseoir ni de prendre aucun repos avant d'être arrivée au repos éternel.

Si la législation anglaise de ce temps-là était impitoyable, les mœurs étaient encore plus barbares ; vous le voyez sur le tableau : des gens du peuple ramassent de la fange pour la jeter sur cette malheureuse femme expirante, tandis que ceux qui éprouvent pour elle de la commisération n'osent la lui témoigner.

M. Biard a montré dans la composition des différents tableaux qu'il a exposés au salon que le vrai talent se prête à tous les genres, et sait, selon le précepte de Boileau :

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

PORTRAITS.

Il y a certainement chaque année au Louvre un grand nombre de portraits médiocres ; nous pouvons même dire mauvais. Cependant, à tout prendre, c'est un genre qui gagne beaucoup. On ne voit plus autant de ces bizarres images, dont l'accoutrement, la pose, disent tout de suite que M. P..., M^{me} B... ont imposé leurs fantaisies à l'artiste. Nos peintres savent aujourd'hui s'affranchir de cette servitude ; le mieux serait de la subir et de la rendre digne. Connaissiez-vous certain portrait de Vandick ? celui d'un grand Flamand, parfaitement blond, qui s'est fait peindre en manches de chemise, tenant très-gravement une poire sur sa main ? Eh bien, on ne rit pas plus devant cette toile que devant celle de Charles I^{er} d'Angleterre, par le même artiste : le génie du peintre a égalé le bourgeois niais et vulgaire au roi digne et élégant que tant de souvenirs ennoblissent encore. Ainsi que je viens de vous le dire, nos artistes n'ont pas élevé l'art à cette hauteur : le brocart, le velours, l'or, les dentelles pour les femmes, la tenue irréprochable pour les hommes, viennent en aide à la dignité de leur pinceau ; et s'ils se prêtaient à des fantaisies flamandes, que de moqueries, mon

Dieu ! accueilleraient leurs œuvres ! donc, ils ne sont point encore des Vandick... mais je le répète, à chaque exposition on compte plus de bons portraits qu'à l'exposition précédente.

M. Leien-decker a au Salon un beau portrait de madame la duchesse d'Otrante, fort naturellement posée. Si M. Leien-decker est jeune, comme j'ai arrangé dans ma tête qu'il devait l'être, il y a dans ce portrait un avenir immense. Après avoir loué l'artiste sur le talent avec lequel il a peint le portrait de la maîtresse, il faut que je le loue sur le talent avec lequel il a peint un ravissant petit *King Charles*, noir et feu, qui se détache sur une robe de velours moins soyeuse et moins brillante que son poil ; un amour, un délice, un chef-d'œuvre de chien ; chef-d'œuvre de la nature, aussi bien que de l'art, dont je ne puis me lasser de féliciter M. Leien-decker. Puisque j'ai commencé à parler de ces intéressants animaux, si fort à la mode aujourd'hui, je dois vous dire que leurs portraits sont fort multipliés au salon.

M. CHARLES GOMIEN.

Deux petits chiens anglais noir et feu, à poil ras, sont couchés de compagnie avec un gros chat ; le chat dort du sommeil de l'innocence ; l'un des chiens s'appuie le menton sur le dos de cet ami ; ces charmantes bêtes sont admirablement peintes, et pourtant entièrement éclipsées par l'autre chien qui se dresse entendant du bruit. Quelle figure ! quel regard ! quel mouvement ! quel coloris ! Il est impossible de pousser plus loin l'imitation de la nature ; ce chien va aboyer dans une seconde et s'élancer vers l'objet qui attire son attention.

Il faut donner les mêmes éloges aux chiens d'arrêt de M. Ledieu et aux pifferrari, chiens de chasse au repos, de M. Lobin. Après cette digression, dont je vous demande mille pardons, je reviens aux portraits chez lesquels la robe et le frac remplacent le pelage.

M. COURT. — *Portrait de la grande duchesse Hélène Paulowna.*

Il est impossible de pousser plus loin le luxe de la couleur que M. Court ne l'a fait dans ce tableau, et cependant les tons ne sont pas très-variés. La grande duchesse a le teint rose et les cheveux d'or ; le meuble somptueux sur lequel elle est assise est rose, broché d'or. Les tentures sont roses, à franges et crépines d'or ; j'allais dire que la robe était rose, mais non, elle est blanche et de guipure encore, ce qui a dû coûter beaucoup de temps à l'artiste et d'argent à la princesse. Du reste, c'est dans les palais du nord de l'Europe que M. Court a pris un coloris aussi frais ; car le Danemark, la Suède, la Russie lui fournissent chaque année d'illustres modèles.

M. WINTHERHALTER.

Des censeurs reprochent à cet artiste d'avoir quitté la gloire pour la fortune, parce que depuis assez longtemps il n'expose plus que des portraits, et qu'il ne peint pas des *gens de peu*, comme aurait dit le duc de Saint-Simon. Ces censeurs disent encore qu'il a détrôné M. Dubuffe sans le remplacer. Ici je trouve qu'il y a injustice : oui, M. Wintherhalter tient à son tour le sceptre de la mode, mais il le tient d'une main ferme et habile ; sa palette est chargée de couleurs de convention, je le veux bien, mais convenez qu'elles sont de bon goût, que toutes ses faussetés sont élégantes et comme il faut. Le portrait de la reine est une œuvre de talent ; la dignité et la bonté, empreintes dans toute la personne de cette princesse, y sont parfaitement rendues. Le comte de Paris est un charmant enfant, bien rose, bien blanc, bien entouré de dentelles. Madame la comtesse Duchâtel est aussi une très-belle femme, vêtue de beau velours, et dont le fils est très-joli. Que veut-on de plus ? du Vandick, du Velasquez, du Philippe de Champagne ? nous en voudrions bien aussi ; mais, à notre connaissance, voilà

trente ans que l'on en demande inutilement.

M. GUIGNET. — *Portrait de M. Pradier.*

Les portraits d'hommes présentent moins de difficultés que ceux de femmes; aussi sont-ils en général plus satisfaisants sous le rapport de la ressemblance et de la simplicité. Ainsi M. Guignet a très-bien réussi le portrait du célèbre sculpteur M. Pradier.

Je ne veux point oublier de vous parler des délicieuses miniatures à l'huile de M. Meissonnier : *Un Joueur de basse et un Fumeur.* Sont-ce des portraits? On le croirait, à la vérité, à la franchise de leur physionomie, qui semble de la connaissance de tout le monde. Est-ce de la peinture historique? Oui, pour la fermeté de touche ce sont les œuvres d'un grand maître, mais si mignonnes, si fines, si délicates, qu'on se croit, en les regardant, dans le musée royal de Lilliput.

M. ROGER. — *Le Conteur*, aquarelle.

Si la grande peinture n'est pas en voie de progrès, en revanche l'aquarelle et le pastel sont traités chaque jour d'une manière plus sérieuse. Le tableau de M. Roger est une charmante scène d'intérieur, composée et exécutée avec autant d'étude qu'un tableau à l'huile. Dans un castel du moyen-âge, un étranger à table avec son hôte raconte d'étranges aventures, à en juger par l'attention que lui prêtent père, mère, enfants, serviteurs. Plus de dix figures et des accessoires sans nombre sont groupés dans ce cadre, et la peinture à l'eau, assez volontiers ingrate, ne s'est refusée à aucun des effets qu'exigeait cette composition. Mais l'aquarelle devait avoir ses jours de prodiges; ils lui étaient réservés pour le salon de 1842.

M. DECAMPS. — *Sortie d'une école turque*, aquarelle. *Episode de la défaite des Cimbres*, dessin.

On irait au Louvre, on ferait le voyage

depuis le grand salon jusqu'à l'extrémité de la galerie de bois, rien que pour voir cet admirable dessin aquarelle. Arrivé devant le cadre, le premier mouvement est de rire aux éclats : la joie de cette maille échappée à la férule d'un vieux pédagogue en turban et en lunettes est communicative. Ensuite, si l'on est femme, on éprouve un sentiment de pitié; on plaint les mères turques qui ont à gouverner cette milice indisciplinable; on regarde les pittoresques guenilles dont ils sont couverts, on compte les trous et les horions qu'ils vont rapporter au logis, car dans leur joie égoïste et turbulente, chacun s'empare de sa liberté sans s'inquiéter s'il foule aux pieds un camarade; tant pis pour les faibles : le monde est aux forts; puis, regardant l'animation de toutes ces figures mutines, l'intelligence et la gaieté qui brillent dans tous ces yeux un peu bridés, selon le type oriental, on se demande si la civilisation, et la sagesse qui en est le fruit, n'ôtent pas quelque chose de leur bonheur et de leur esprit à nos vertueux écoliers.

Enfin vient le tour de l'artiste; on se souvient que l'on n'est pas transporté dans la Turquie d'Asie, que l'on n'assiste pas réellement à la sortie d'une école, mais qu'on est à Paris, au Louvre, devant un dessin de médiocre grandeur, signé Decamps, signature qui explique le prodige.

De la *Sortie de l'école*, on passe à un sujet d'un autre genre : *La défaite des Cimbres*, grand événement qui a fort impressionné M. Decamps, et auquel nous devons déjà un magnifique tableau. La cavalerie romaine a enfoncé l'armée cimbrique, la fuite est résolue, et, comme chez tous les peuples intrépides à force de barbarie et d'ignorance, résolue quand elle est impossible. On cherche à mettre en mouvement les lourds chariots attelés de bœufs, sur lesquels sont les femmes et les vieillards; un de ces chariots occupe le milieu du tableau et sert de théâtre à l'action principale : des femmes s'y livrent au désespoir, des guerriers com-

battent autour pour les défendre... Vous dire le mouvement, le style, la grandeur de ce dessin, c'est impossible ; ce sont de ces choses qui se sentent mieux qu'elles ne s'expriment. Si nous étions moins exigeants, deux dessins comme ceux de M. Decamps suffiraient à faire dire : L'exposition est riche cette année.

Après vous avoir montré à quelle hauteur peut s'élever le dessin aquarelle entre les mains d'artistes qui le préfèrent à la peinture à l'huile, nous allons l'examiner revenu à ses véritables attributions : les fleurs. Les tons un peu froids de la peinture à l'eau, souvent impuissants quand il faut produire des effets de lumière dans un tableau, animer des figures, colorer vigoureusement des draperies, conviennent on ne peut mieux aux teintes fraîches et légères des fleurs ; aussi est-on arrivé dans ce genre à un point de perfection qu'il me semble difficile de dépasser. Je vous citerai les tableaux ou plutôt les odoriférants bouquets de fleurs de mesdames de Chantreine, Husard, Lallemand, le Corbeiller, et ne nommer que ces dames c'est commettre une injustice : dix autres noms ont le droit de se placer après le leur ; mais ce serait une assez froide litanie, et tous les points d'admiration du monde ne vous donneraient pas l'idée d'un seul de leurs camélinas, d'une seule de leurs roses.

Cependant avant de finir, il faut que je félicite les dames peintres de fleurs, de placer le nom de leur maître à côté de leur nom ; elles seules ont conservé ce pieux usage, elles seules donnent un témoignage de respect et de reconnaissance à la main qui les a guidées dans la carrière des arts.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Biographie.

Vers le milieu du quinzième siècle, Jane Shore naquit à Londres d'une famille honorable, et reçut une éducation brillante. Bien jeune encore, ses parents, sans consulter son cœur, la marièrent à un riche orfèvre de la cour. L'éducation de son mari n'avait aucun rapport avec celle qu'elle avait reçue ; Jane se trouvait humiliée de sa position ; elle vivait triste et malheureuse, lorsqu'un jeune homme la vit, l'aima et chercha à lui plaire. Ses manières étaient pleines de grâce et de dignité ; Jane l'aima à son tour, regrettant de ne pouvoir plus être sa femme.... Emporté par sa passion, le jeune homme osa enlever Jane à son mari, et c'est alors qu'elle apprit que son séducteur était Edouard IV !

L'histoire ne reproche que cette faute à Jane Shore ; elle ne cessa de la racheter par toutes les vertus, n'employant l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit du roi que pour des actes de bienfaisance et d'humanité. On la trouvait toujours prête à repousser la calomnie, à protéger les opprimés, à secourir les malheureux, et ses services envers les courtisans ne lui furent jamais inspirés que par son cœur généreux, sans un seul calcul d'intérêt ni d'ambition ; enfin, l'usage qu'elle fit de sa puissance fut une exception à cette règle établie par Tacite : « Qu'il n'y a plus de vertus à attendre d'une femme qui a fait le sacrifice de sa vertu. » Son mari, en mourant, lui avait pardonné sa faute ; mais elle en fut bientôt cruellement punie !

Après la mort du roi, Richard III, alors revêtu du titre de protecteur, ne pouvant pardonner à Jane son amour pour les enfants d'Edouard, l'accusa en plein conseil. « Il y a, dit-il, des traîtres qui veulent attenter à ma vie ; ces traîtres, ajouta-t-il, sont deux sorcières, la femme de mon frère Edouard, et Jane, sa maîtresse. »

Il fit saisir tous les biens que Jane possédait, et la somma de comparaître devant le conseil pour y rendre compte de ses sortilèges. Comme on ne put produire, même dans ces temps d'ignorance et de crédulité, aucune preuve contre elle, Richard III ordonna qu'on lui fit son procès pour adultère devant la cour ecclésiastique. On la condamna à faire amende honorable en chemise, devant l'église de Saint-Paul, en présence de tout le peuple; on défendit de lui donner ni un asile, ni à boire, ni à manger, la condamnant à mourir de froid, de misère et de faim... ainsi disent les poètes; mais les historiens disent que ses jours furent prolongés, avec ses souffrances, car elle mourut à quatre-vingt-six ans. En effet, sir Thomas Morus assure que pendant le règne de Henri VII, quarante ans après cette sentence barbare, il vit Jane Shore cueillir pour sa nourriture des herbes sauvages dans un champ voisin de la Cité, et qui maintenant fait partie de la ville de Londres.

Ainsi, de toutes ses richesses, de toutes ses grandeurs, il ne lui resta que la misère et l'abandon! Pas un des courtisans qui avaient si longtemps rampé à ses pieds et profité de son crédit ne songea ni à la consoler, ni à la secourir.... La tragédie de Nicolas Rowe, représentée en 1714, finit ainsi. C'est un ami de Jane Shore qui parle :

« Que les témoins de cette catastrophe » sachent quel est le sort réservé aux insensés qui brisent les nœuds sacrés du mariage; qu'ils apprennent à leurs enfants combien est terrible la vengeance » qui poursuit un tel crime, puisque le repentir sincère ne saurait le préserver » du besoin, de la honte et d'une mort prématurée. »

MM. Andrieux, N. Lemercier et Liadières ont imité la tragédie de Rowe; leurs pièces ont été représentées sur le théâtre de l'Odéon et sur le Théâtre-Français.

M^{me} ***.

Correspondance.

Mon Dieu! ma chère, prenons garde aux nôtres et à nous; il y a du malheur dans le temps.... Rapprochons-nous, comptons-nous... j'ai peur!... Des quatre éléments que Dieu a créés, l'homme, non content de les avoir domptés et fait servir à ses besoins, en a inventé un autre formé du feu et de l'eau, la vapeur, qui nous fait glisser sur la terre aussi vite que l'air; la vapeur, qui renferme à elle seule les avantages et les périls des quatre éléments réunis... Il y a du malheur dans le temps... j'ai peur!... La ville de Hambourg vient d'être à moitié détruite par le feu d'un cigare... Aux États-Unis un bateau à vapeur allait être lancé, 150 personnes assistaient à cette fête... le bâtiment éclate, saute, et rejette en l'air et à la mer ses 150 invités... dans le nombre étaient sans doute des femmes, un bouquet à la main!... Et notre chemin de fer sur lequel couraient 18 wagons, remorqués par deux locomotives, emportant 700 voyageurs revenant de voir jouer les magnifiques pièces d'eau de Versailles, notre chemin de fer sur lequel 200 personnes sont mortes étouffées par la vapeur, brûlées par le feu, écrasées, estropiées par la chute des wagons ou par leur propre chute... en dix minutes! Et qu'elles furent longues ces dix minutes pour ceux qui en sont morts!... Quant à ceux qui ont assisté à ce drame infernal, les uns ne l'oublieront jamais, les autres ne se le rappellent pas... ce sont ceux qu'il a le plus effrayés. Aux hommes forts de corps il avait ôté toute énergie, aux êtres faibles il en avait accordé une double... celle de l'âme... Témoin ce jeune homme de dix-sept ans qui, dans son désir de sauver des malheureux enfermés dans un wagon, eut l'idée de se faire attacher par la ceinture. « Vous allez vous faire brûler, lui dit-on. — Je suis assuré contre l'incendie, » répond-il en grim pant sur le wagon; là à

coups de hache, il fait une ouverture, enlève une personne, deux, trois; mais à la troisième, on voit que ses forces ne lui obéissent plus, on le retire; les vêtements, les pieds, les mains brûlés. « Votre nom, monsieur? votre nom? » lui crient ceux qu'il a sauvés de la mort aux dépens de sa vie. — Arthur ***, » répond-il, se traînant avec peine vers Paris, où il va, par sa présence, rassurer sa mère, mais sans lui dire les dangers qu'il a courus, afin qu'elle puisse passer une nuit tranquille!... Ce bon et courageux jeune homme, cet Arthur ***, bien digne d'en porter une à sa boutonnière, se nomme Aymond de Virieux.

Une petite fille de douze ans était avec son père et son oncle dans un des wagons incendiés; à la vue du danger, le père lance sa fille à travers une fenêtre; l'enfant, blessée aux jambes, demandait aux voyageurs, aux spectateurs accourus sur la route : « Mon père! mon oncle! » Hélas! ils n'étaient plus que cendres! Une blanchisseuse de Meudon a compassion de la pauvre petite, l'emporte chez elle, la soigne. « Ne m'abandonnez pas! lui dit l'orpheline; puisque mon père et mon oncle sont morts, ne m'abandonnez pas! Je vous serai utile, je laverai, je repasserai pour vous, ne m'abandonnez pas! » Cependant le blanchisseur vient à Paris, prend des informations, découvre un parent éloigné, lui écrit la position de l'enfant... ce parent refuse de s'en charger... Puis il se trouve que, par la mort de son père et de son oncle, la petite orpheline abandonnée a 30,000 francs de rente!

Et ce pauvre contre-amiral Dumont-Durville qui, après avoir fait deux fois le tour du monde, après avoir nargué l'air et l'eau, bravé le feu et le froid, vient succomber, brûlé par la vapeur, lui, sa femme et son jeune fils, si savant déjà, qu'à quatorze ans il traduisait Confucius. Pauvre père, dont les seules et dernières paroles ont été : « Sauvez mon fils! »

Que de jeunes époux dont on n'a re-

trouvé que les anneaux de mariage! que de familles entières ont disparu! que d'étrangers qui n'ont laissé, pour les reconnaître et pour certifier leur mort, que la pomme d'une canne, que le manche d'une ombrelle! Tu conçois qu'au récit de tels désastres, je ne peux trouver de rapport avec une planche de broderies... aussi je vais tout simplement entrer en matière.

Le n° 1 est le dessin d'un des coins du bas d'une écharpe de mousseline, il se brode au crochet, en coton blanc. Il faut 2 mètres 70 centimètres de mousseline large de trois quarts. A l'ourlet du bas, haut de 5 millimètres, on fait une frange, en y passant, avec une aiguille, des brins de coton que l'on noue ensuite ensemble. Toute dessinée, sur belle mousseline, cette écharpe coûte 14 francs à la Brodeuse.

Tu peux broder ce dessin au crochet avec un fil d'or... Mais alors cette écharpe sera pour ta mère. A l'ourlet du bas tu feras une frange moitié coton moitié or.

Tu peux encore faire ce dessin sur une écharpe de cachemire noir, en le suivant avec un petit lacet de soie noire cousu en cordonnet pareil. Dans la largeur du cachemire on a trois écharpes. Pour ourlet, on fait un rempli de 5 millimètres, cousu à points dessus sur le lacet que l'on coud sur la ligne qui encadre ce dessin. Dans le bas, on fait un effilé long de 10 centimètres; on en sépare une largeur de 1 centimètre, et on la noue à 5 centimètres du fond de l'écharpe.

En cachemire bleu-ciel, vert-émeraude ou blanc, brodé en lacet de soie bleu plus foncé, vert plus foncé, ou blanc, cousu avec du cordonnet de soie pareille au cachemire, ce serait une écharpe très-jolie, très-élégante.

Le n° 2 est le dessin d'une des extrémités d'une barbe en tulle de Bruxelles, avec application. Je te conseille, pour l'encadrement, d'ajouter alternativement du tulle à gros réseaux. Cette barbe, longue de 1 mètre 50 centimètres, toute dessinée sur

tulle et application, coûte 5 francs chez madame Lefèvre.

Le n° 3 est un dessin de voilette en tulle de Bruxelles, avec application. Je te conseille aussi de placer du tulle à gros réseaux dans l'espèce de cercle qui se trouve au bas de cette voilette.

Le n° 4 est un petit bonnet de tulle de soie blanche dont on double la passe et le fond avec du florence de la couleur des cheveux de la personne à laquelle on destine ce bonnet. Le bavolet est en biais et double. Ce bonnet est monté comme un bonnet de mousseline, c'est-à-dire sans laiton, sans paille ni cannetille. Sur ce bonnet les bonnes mamans mettent leur chapeau et l'ôtent pour dîner ou faire leur whist.

Le n° 5 est un vide-poches de chez madame Chardin.

Achète une feuille de carton de 30 centimètres ; — une feuille de ouate de 50 centimètres. — 75 centimètres de moire violette — 75 centimètres de gros-de-Naples violet (ces deux étoffes doivent avoir la même largeur) ; — 2 mètres 10 centimètres de dentelle noire haute de 2 centimètres. — 1 mètre 40 centimètres de ganse ronde, violette, de 2 centimètres de circonférence ; — 1 mètre 55 centimètres de plus petite ganse ronde, aussi violette ; — 1 mètre de ruban de satin violet large de 2 centimètres.

Taille ta feuille de carton sur ce modèle n° 5, c'est-à-dire sur 32 centimètres de hauteur et 40 de largeur. Nous donnerons à ce morceau de carton le chiffre 1 ;

Taille sur ce modèle n° 1 un morceau de gros-de-Naples et un morceau de moire, en y laissant des remplis autour. Nous leur donnerons aussi le chiffre 1 ;

Taille sur le bas de ces modèles n° 1 un morceau de gros-de-Naples, sur 14 centimètres de haut ; mais, en partant du bas, taille-le un peu en biais des deux côtés, de manière à ce qu'il ait du haut 44 centimètres de large, les remplis compris. Nous lui donnerons le chiffre 2 ;

Taille sur le bas des modèles n° 1 un

morceau de moire, sur 24 centimètres de haut (10 centimètres de plus que le gros-de-Naples), et en partant du bas taille-le un peu en biais des deux côtés, de manière à ce qu'il ait du haut 44 centimètres de largeur, les remplis compris. Nous lui donnerons aussi le chiffre 2 ;

Couds ensemble ces numéros 2, à l'envers, à points de côté, par le droit fil, retourne-les à l'endroit, en les mettant justes du bas ; plie ces morceaux en deux ; de cette manière, la moire se trouvera rentrer en-dedans de 5 centimètres ; bâtis du bas et des côtés la moire sur le gros-de-Naples en laissant de bons remplis. Ce morceau n° 2 doit être haut de 17 centimètres ;

Taille un rond de moire de 12 centimètres de diamètre, les remplis compris ; bâtis-les grossièrement en dedans. Nous donnerons à ce rond le chiffre 3.

Taille deux petits goussets de gros-de-Naples, hauts de 7 centimètres chaque, et en partant du bas taille-les un peu en biais des deux côtés, de manière à ce qu'ils aient du haut 13 centimètres de large, remplis compris. Nous leur donnerons le chiffre 4.

Taille sur ce modèle n° 4 deux petits goussets de moire ; en partant du bas taille-les un peu en biais des deux côtés, de manière à ce qu'ils aient du haut 13 centimètres de large les remplis compris, c'est-à-dire hauts de 15 centimètres chaque (8 centimètres de plus que les goussets en gros-de-Naples.) Nous leur donnerons aussi le chiffre 4.

Couds ensemble, à l'envers, à points de côté, par le droit-fil, ces numéros 4, retourne-les à l'endroit ; en les mettant justes du bas, plie ces morceaux en deux ; de cette manière la moire se trouvera rentrée en dedans de 4 centimètres. Fais, des deux côtés et du bas, des remplis que tu couds à surjet. Ces goussets auront à présent 9 centimètres de haut. Prends le morceau de moire n° 1, bâtis dessus ces morceaux n° 2.

Prends le rond, couds-le au milieu du

haut de ce n° 1 en laissant une ouverture pour y introduire de la ouate, de manière à ce que la pelote soit bien ferme : couds cette ouverture.

Couds de chaque côté les goussets.

Place de la ouate sur le carton, recouvre-la de ce morceau de moire n° 1, que tu attaches avec des épingles au bord du carton en laissant les remplis en dehors.

Place de la ouate sous le carton, recouvre-la du gros-de-Naples n° 1, fais-y des remplis en dedans, et par un surjet réunis tout autour le gros-de-Naples à la moire.

Coupe 60 centimètres de la petite dentelle noire, fronce-la et couds-la sur le surjet du haut de ce vide-poché, de manière à ce qu'elle retombe sur la moire.

Coupe 50 centimètres de cette petite dentelle noire, fronce-la et couds-la autour de la pelote, de manière à ce qu'elle retombe sur la moire.

Coupe en deux le mètre de petite dentelle qui te reste, fronces-en 50 centimètres que tu couds autour de chaque gousset, de manière à ce qu'elle retombe du haut sur le gousset et du reste sur la moire.

Prends le mètre de dentelle noire haute de 6 centimètres, fronce-la, couds-la autour du bas et des côtés du vide-poché, de manière à ce qu'elle retombe à l'extérieur.

Prends la petite ganse ronde, couds-la sur les points qui cousent la petite dentelle du haut du vide-poché, sur les points qui cousent la dentelle autour de la pelote, et de même autour des goussets, en passant, dans les coins du haut, la ganse sur la petite dentelle.

Prends la grosse ganse, couds-la sur les points qui cousent la grande dentelle.

Prends le ruban de satin, formes-y aux deux extrémités deux nœuds et couds-les des deux côtés du vide-poché. Si tu veux faire ce vide-poché plus riche encore, sur les 70 centimètres de moire tu marques, avec un fil, les espaces qui doivent être employés pour ce vide-poché; tu les fais des-

siner; tu places ces 70 centimètres de moire sur un métier, et tu suis les dessins en y cousant des fils d'or, d'argent, et en brodant le reste avec du cordonnet de soie de différentes couleurs.

Tu peux, si tu fais ce vide-poché sans broderies, et si tu le veux encore plus simple, acheter 4 mètres 50 centimètres de ruban large de 2 centimètres, que tu plisses à plis ronds, par le milieu, et couds partout où tu as mis la petite ganse ronde, et 4 mètres 20 centimètres de ruban large de 6 centimètres que tu plisseras aussi à plis ronds, par le milieu, à la place de la grande dentelle.

Ce vide-poché s'accroche à un clou, dans sa chambre : on met ses lettres, ses cartes de visite dans un des goussets; ses ciseaux, son dé, son mètre, ses clefs dans l'autre gousset; on pique ses broches, ses épingles, ses aiguilles sur la pelote; on range son ouvrage dans l'espèce de portefeuille qui est dans le bas. Descend-on au salon? on passe ce vide-poché à son bras et on l'accroche à une patère; va-t-on travailler au fond du jardin, on prend encore son vide-poché que l'on accroche à une branche d'arbre... Je t'assure que pour les demoiselles ou les maîtresses de maison ce petit meuble est bien commode; celui-ci est très-beau, il coûte 50 francs au *Symbole de la Paix*.

Le n° 6 est un chapeau de paille. Tu vois comme on tire-bouchonne ses cheveux.

Le n° 7 est encore un chapeau de paille; on ne porte que de la paille. Tu vois comme on place les nœuds.

Le n° 8 est un camail de mousseline brodée et doublé d'un léger florence rose. Les rosettes sont en gros-de-Naples rose, le col est taillé sur le modèle n° 2 planche III. Ce camail n'est qu'une longue pèlerine en mousseline de cinq quarts. Il se taille sur le n° 9 planche II, et se fait haut de 75 centimètres derrière, devant de 65 centimètres, et de 290 centimètres de large du bas. Ce camail est pour ta mère.

On fait de plus simples camails en mous-

seline unie, ornés d'un ourlet haut de 4 centimètres, auquel est cousu tout autour, aux poches, au col, une dentelle de coton haute de 4 centimètres. Tu peux embellir ce camail par des rosettes de ruban de gros-de-Naples bleu ou rose.

En soie noire ces camails se taillent en biais, qui se réunissent au milieu du dos et se trouvent en droit fil devant. On les garnit d'un ruban de gros-de-Naples noir, plissé à plis ronds et formant deux têtes, une qui dépasse en dehors.

C'est à peine s'il me reste assez de place pour te dire que les robes de mousseline de laine sont à raies bleues et blanches, bois et blanches; à raies de cachemire, à fond de palmes de cachemire; aux robes claires on fait trois plis de 10 centimètres de haut, espacés entre eux de 10 centimètres... Mais tandis que je te parle chiffons il y a des malheureux qui pleurent..... Cette idée m'arrête... Adieu, ma bonne amie... il me semble que je t'aime davantage.

J. J.

Sphéméride.

HISTOIRE.

Le 24 juin l'an 833, Louis le Débonnaire est trahi par ses troupes.

Les trois fils de Louis le Débonnaire ayant conspiré, pour la seconde fois, contre leur père, avaient réuni leurs troupes dans une plaine, entre Bâle et Strasbourg. Louis s'étant avancé à leur rencontre, le pape Grégoire IV, qui était alors en France, voulut interposer sa médiation. Soit qu'il trompât le roi ou qu'il fût trompé lui-même par les rebelles, au nom desquels il portait la parole, il ne fut pas plus tôt sorti du camp de Louis que ce prince fut abandonné par la plus grande partie de ses troupes, qui passèrent du côté de Lothaire, son fils aîné. La plaine où le pape avait négocié s'appelle encore aujourd'hui le Champ du Mensonge.

Alors le monarque malheureux se rendit prisonnier à ses fils rebelles, qui le firent conduire à Saint-Médard de Soissons, et renfermer dans une cellule, d'où, le 1^{er} octobre, on l'amena à la fameuse diète de Compiègne, dans laquelle il fut obligé de lire publiquement ses prétendus crimes, dans un écrit dressé par les évêques; après quoi il fut dépouillé de ses habits royaux et de ses armes, déposé, revêtu d'un habit gris, et mis en pénitence par Ebbon, archevêque de Reims.

S'il n'avait eu qu'un fils, le roi était perdu pour toujours; mais ses trois enfants se disputant ses dépouilles, leur désunion rendit au père sa liberté et sa couronne.

Mosaïque.

Un pêcheur qui vivait pauvrement du produit de ses filets, les sentant un jour plus pesants qu'à l'ordinaire, se réjouissait dans l'espoir de donner un plus gros morceau de pain à ses petits enfants, lorsque sa joie se changea en horreur... il n'avait pêché qu'un cadavre! Au lieu de l'abandonner sur la rive et de continuer son travail, le pêcheur se dit: « J'ai perdu ma journée; mais je veux au moins rendre à ce mort les devoirs de la sépulture; son âme en sera plus tranquille. » Alors il souleva religieusement le cadavre, le porta en un lieu que la mer ne pouvait atteindre; puis, ayant déposé son fardeau, il se mit à creuser péniblement la terre... et finit par trouver un trésor.

Docteur JOST.

Au fer la rouille, au méchant l'envie.

Maxime espagnole.

Le meilleur compagnon pour passer le temps est un livre.

Maxime arabe.

22.



Ayuntamiento de Madrid

malheureux se re-
belles, qui le fi-
édard de Soissons,
cellule, d'où, le
la fameuse diète de
lle il fut obligé de
orétendus crimes,
les évêques; après
es habits royaux et
revêtu d'un habit
e par Ebbon, ar-

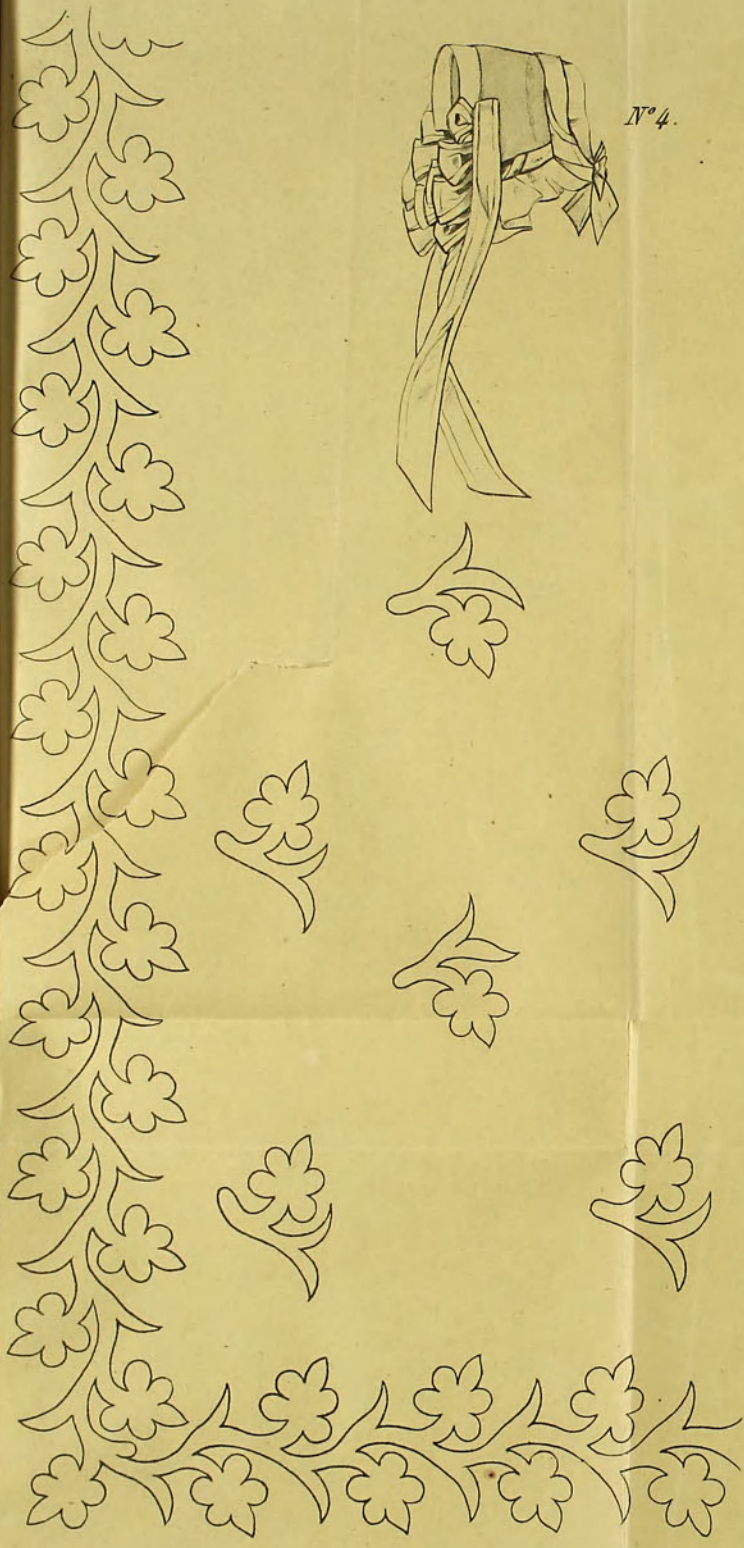
, le roi était perdu
ois enfants se dis-
désunion ren-
sa couronne.

it pauvrement du
sautant un jour
aire, se réjouissait
on plus gros mor-
nfants, lorsque sa
eur... il n'avait
u lieu de l'aban-
ontinuer son tra-
« J'ai perdu ma
a moins rendre à
a sépulture; son
uille. » Alors il
cadavre, le porta
e pouvait attein-
on fardeau, il se
nt la terre... et
eur JOST.

echant l'envie.
e espagnole.

pour passer le
e arabe.

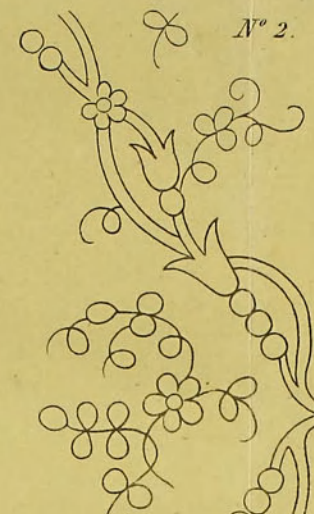
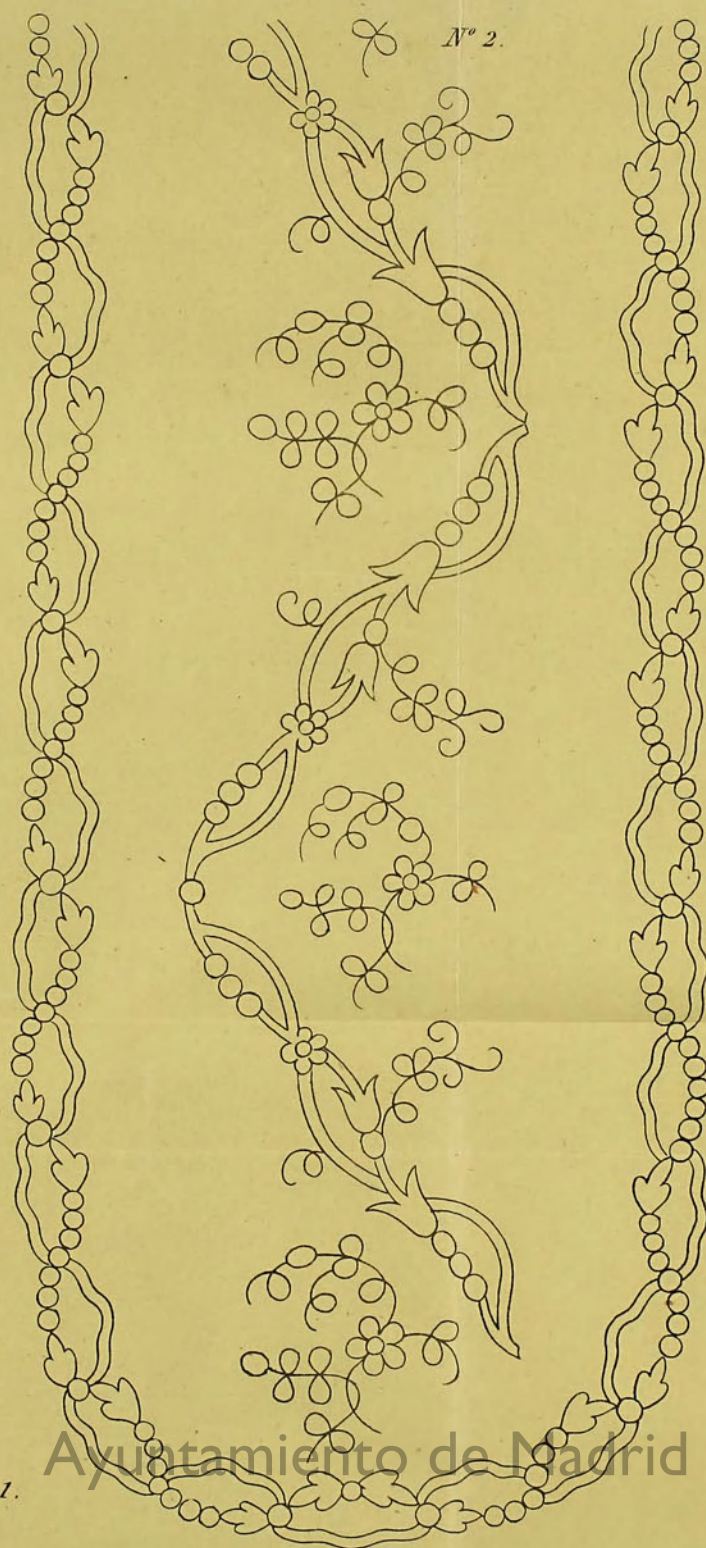
arais.



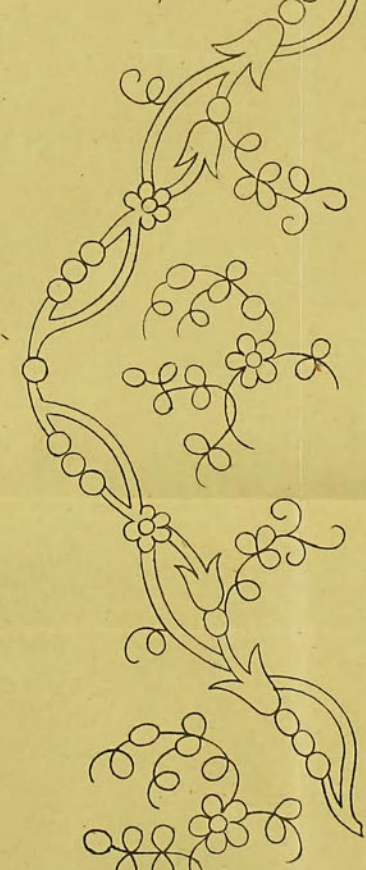
N° 4.



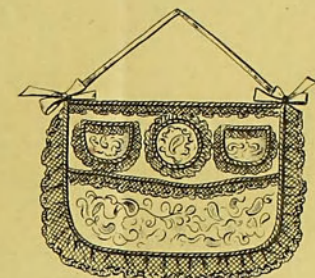
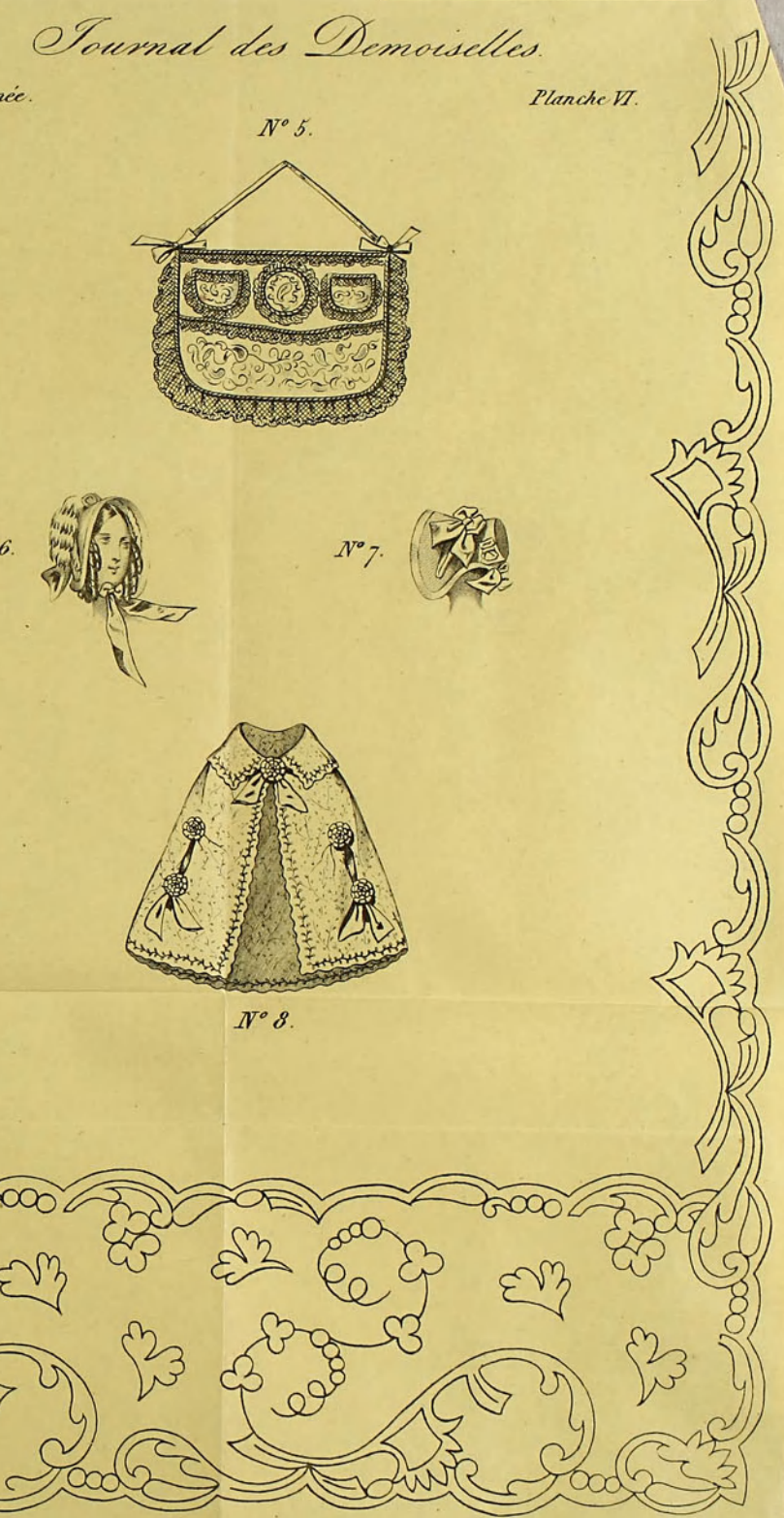
N° 1.



N° 2.



N° 3.



N° 5.



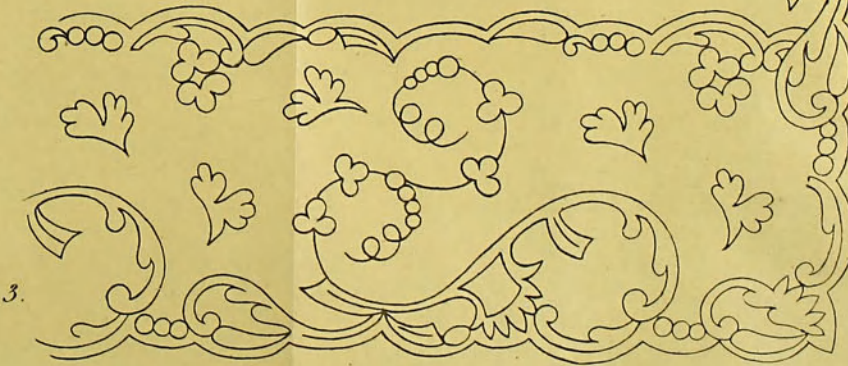
N° 6.



N° 7.



N° 8.



Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

Imprimerie de M^{me} V^e Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



Ayuntamiento de Madrid

Sainte Solange.



Jal des Osmoïdles 10^e année 7^e N^o

A. Doria del.

Imp. Lemercier Benard et C^e

Ayuntamiento de Madrid
« Marie est à vous, mon cœur est à Dieu. »